

L'étrange destin de Louis Hémon (1880-1913)

romancier errant en quête de point d'attache, jeune bourgeois français contestataire devenu par "Maria Chapdelaine" le symbole du conservatisme québécois, mort inconnu et pauvre à trente-trois ans, mondialement célébré après sa mort...

par Denis Vaugois



Louis Hémon

(collection de la Bibliothèque de l'Université de Montréal)

"Le manuscrit que tu m'as envoyé m'est bien parvenu, et en parfait état. Merci. Non! Il ne paraîtra pas ici! Si tu connaissais le Canada français, tu n'émettrais pas de supposition aussi comique".

Tel est le commentaire que, de Montréal, Louis Hémon adresse à sa soeur le 26 avril 1913. Selon Nicole Deschamps qui a publié en 1968 *Les lettres de Louis Hémon à sa famille* (P.U.M.), il s'agissait du manuscrit de *Monsieur Ripois* et la *Némésis*.

En faisant ce commentaire ironique, Louis Hémon ne se doutait sans doute pas que son premier livre paraîtrait à Montréal justement. Encore qu'en demandant *Monsieur Ripois*, il avait peut-être songé à faire certaines démarches.

Arrivé au Québec en octobre 1911, Hémon avait tenté dès le mois suivant d'intéresser l'éditeur Bernard Grasset à son roman "*Monsieur Ripois*". En vain. Ce qui ne l'empêcha pas de revenir à la charge auprès du même éditeur en février de l'année suivante avec son "*Journal de voyage*" cette fois.

L'auteur de *L'Aventure Louis Hémon*, Alfred Ayotte, a tenté d'en savoir plus long de l'éditeur français, mais sans succès. On comprend que ce dernier qui a fait fortune avec Hémon ne soit pas trop fier de ses réticences d'alors.

HÉMON ÉDITÉ À MONTRÉAL

En juin 1913, Hémon finit de taper son nouveau roman *Maria Chapdelaine* sur sa "machine à écrire" de sténographe-traducteur à la quincaillerie Lewis Brothers. Il renonce cette fois à intéresser Grasset et préfère s'adresser au journal *Le Temps* qui a déjà publié une de ses nouvelles. Il aura eu raison puisque le "lecteur" de ce journal en recommande fortement la publication. Ce qui sera fait au début de 1914.

Le feuilleton du *Temps* passe cependant inaperçu en France, mais non au Québec. Louvigny de Montigny s'enthousiasme pour le roman. Deux ans plus tard, il a enfin réussi à convaincre suffisamment de gens pour publier l'ouvrage. L'éditeur montréalais, J.-Alphonse Lefebvre, directeur de la "Revue franco-américaine", se serait alors assuré des droits exclusifs de publication au Canada et aux États-Unis.

Illustré par Suzor Côté, le livre parut enfin en novembre 1916. Comme nous le révèle la page titre, le gouvernements de Québec et d'Ottawa s'étaient donnés la main pour subventionner cette édition.

PUIS À PARIS... ET PARTOUT

Harcelé par l'écrivain breton Charles Le Goffic et par Mme

Daniel Halévy, Grasset décide finalement de publier ce roman de son compatriote. Le Febvre refuse d'accorder l'autorisation sollicitée, bien que non nécessaire semble-t-il. Mal lui en prit, car on devait en venir à lui défendre formellement "de continuer à tirer cet ouvrage". Cette même année, soit en 1921, le livre paraissait enfin en France, tandis que deux traductions anglaises différentes étaient publiées l'une à Toronto, l'autre à New York. Depuis, cela n'a pas cessé! Les principaux éditeurs français ont lancé leur édition; des collègues belges et suisses les ont imités. Plus d'une vingtaine de versions anglaises devaient se succéder, de même que des traductions, a-t-on affirmé, dans une cinquantaine de langues différentes.

Il ne fait pas de doute que ce roman, simple et vrai, a fait

connaître le Canada français plus que tout autre "moyen". Jusqu'à De Gaulle du moins!

L'ENQUÊTE D'ALFRED AYOTTE

Dès 1938, le journaliste Alfred Ayotte, entreprenait de faire la lumière sur Louis Hémon et son séjour au Canada. La tâche n'était pas facile. Comme l'a noté le directeur de Grasset: "Hémon c'est une suite de disparitions!" Près de dix ans après la mort de ce brillant et sympathique journaliste, paraît enfin, grâce au travail et à la fidélité de Mgr Victor Tremblay, un extraordinaire bouquin sur Louis Hémon". Certes l'étude d'Ayotte n'a pas la rigueur et la précision de l'édition critique que Nicole Deschamps a donné des lettres d'Hémon. Il s'agit



Le chemin de fer, au lieu de l'accident

La quincaillerie Lewis fut l'employeur de Louis Hémon à son retour du Lac Saint-Jean. Il y travaillait comme sténographe et traducteur. C'est là qu'il mit au propre son manuscrit de *Maria Chapdelaine*. Le journaliste Alfred Ayotte a rencontré un ancien employé de Lewis qui a connu Hémon.

"La maison Lewis, rappelle M. Ernest Bouchard, avait adopté des méthodes de travail tracassières pour le personnel de langue française. Que vous fussiez de langue française ou de langue anglaise, vous deviez dicter vos lettres en anglais. Les lettres destinées aux clients de langue française étaient là et alors traduites par Louis Hémon ou par d'autres. Il y avait toute une armée de sténographes, hommes et femmes. S'il était interdit de dicter en français, il faut dire qu'il se jouait bien

quelques tours de même. C'est dans la traduction de ces lettres que M. Hémon me demandait des renseignements. La désignation anglaise de certains articles d'origine canadienne ou américaine inexistantes en France posait de véritables problèmes de traduction. Il était difficile de leur trouver un équivalent français. On allait jusqu'à forger des mots. M. Hémon, il faut le reconnaître, nous a donné une leçon de souci de la correction de la langue pendant son séjour chez Lewis. A moitié satisfait des renseignements obtenus parfois des employés, il fouillait dans le catalogue de la Manufacture française d'armes et cycles de Saint-Etienne (Loire) pour déterrer un équivalent français de bonne marque". Et que vienne l'Office de la Langue française!



Photo de la page titre de l'édition de 1916 (p. 353)

C'était avant la "souveraineté culturelle". Un même ouvrage pouvait bénéficier de l'aide du Canada et du Québec en même temps! Aujourd'hui, la différence: c'est l'un ou l'autre.

Il reste à faire la lumière sur le triste sort des artisans de la première édition de ce roman dont Pierre Chalouffé dit, en 1938, qu'il avait obtenu "le plus fort tirage au monde!"



Lydia O'Kelly

Femme de Louis Hémon vers l'âge de vingt-cinq ans

(Photo: Park, Collection de la Bibliothèque de l'Université de Montréal)

tout de même d'un travail enthousiaste, émouvant et précieux. Pendant 25 ans, Alfred Ayotte a retracé minutieusement, avec patience, l'itinéraire d'Hémon au Canada. Il retrouve les témoins qui ont connu, rencontré, aperçu Hémon. Surtout mademoiselle Claire Gagnon et M. Adélar Parent. Mais aussi M. et Mme Samuel Bédard (cette dernière, soeur d'Eva, dont le témoignage a été recueilli par Marie Le Franc), A.H. Tanner, Esdras Mercier, Pierre Simard, Ralph H. Dawson, etc, etc.

La méthode suivie par Ayotte est parfois fastidieuse et sans doute discutable. Tous ces récits, ces témoignages contiennent maintes répétitions. Mais ce sont souvent les témoins eux-mêmes qui deviennent sujets d'intérêt.

"Le hasard a toujours de la tendresse pour moi" écrit Ayotte. Le hasard sans doute un peu, mais surtout un flair de véritable limier et un amour évident pour son sujet. Hémon méritait certes pareil attachement.

UN FRANÇAIS SIMPLE ET ATTACHANT

Bardé de diplômes, polyglotte, ce Français se promène avec son inséparable calepin tout autour du lac Saint-Jean au risque "d'avoir l'air un peu maboul". Pour se nourrir et observer les gens du "pays de Québec", comme il dit, il pratique un peu tous les métiers: commis, sténographe, garçon d'écurie, scieur de bois, etc.

Ironique et spirituel, Hémon a laissé chez ceux qui l'ont connu un vif souvenir. Un original quoi! Qui avant de s'informer du salaire, demandait à son patron chez Lewis la permission d'arriver une heure plus tôt le matin et de partir une heure plus tard le soir. Afin, expliquait-il, de dactylographier des "short stories". En réalité son fameux roman, *Maria Chapdelaine*. Et il apportait son propre papier et ses carbonés!

Son manuscrit terminé, il annonce sondépart. Désolé de perdre un si bon employé, son patron lui propose une augmentation de salaire, voire même de doubler celui-ci. Pourtant ce 24 juin 1913, il écrit à sa mère: "Je pars ce soir pour l'Ouest". Quelques jours plus tard, de Sudbury, il expédie ses bagages à Winnipeg. Il entend poursuivre sa route selon sa fantaisie, soit à pied, soit en "jumpant" d'un train de marchandises à l'autre. Le 8 juillet à environ 2 milles et quart à l'ouest de Chapleau (Ontario), deux chemineaux sont renversés par la locomotive 1226 du "Canadian Pacific". Alfred Ayotte a reconstitué les circonstances du fatal accident.

Au moment de quitter Montréal, Hémon avait posté les deux copies de son manuscrit de "*Maria Chapdelaine*" l'une à sa mère, l'autre au journal *Le Temps* avec cette note: "Attendre que monsieur Hémon dise à quelle adresse il faut lui retourner le manuscrit en cas de refus..."

en toutes lettres

La critique au service de l'oeuvre

“Les Misérables” lu par André Brochu

par François Ricard

Nombreux sont ceux, je pense, qui auront attendu avec une certaine impatience la publication de ce volume. Car d'abord comme poète, il y a une douzaine d'années, puis comme critique littéraire à la revue *Parti-Pris*, où il a donné notamment une très belle étude sur Yves Thériault et la sexualité. Peu après, on a pu lire de lui deux longs articles, le premier sur *Bonheur d'occasion*, l'autre sur *Menaud maître-draveur*, qui sont encore aujourd'hui les analyses les plus pénétrantes jamais publiées à propos de ces deux oeuvres, et dont il faut espérer qu'elles seront rééditées en volume le plus tôt possible. Puis ce fut une longue période de silence, interrompue seulement il y a un an par la parution d'un roman: *Adéodat I*. Qu'était devenu le critique pendant tout ce temps, plusieurs se le demandaient.

Une analyse minutieuse
Or nous le savons maintenant: André Brochu s'occupait de Victor Hugo. Ou mieux, il poursuivait, à l'écart et pour son compte, une réflexion extrêmement serrée et approfondie sur la littérature, sur les modes et les conditions de la critique, choisissant pour objet de ses recherches un auteur on ne peut plus central, et de cet auteur l'oeuvre peut-être la plus représentative, celle en tous cas qui illustre le mieux une sorte de tentative-limite dans le domaine de la création littéraire: *Les Misérables*. L'ouvrage que publie aujourd'hui les P.U.M. représente donc le fruit de cet approfondissement, et fait voir en même temps le point de maturité où est parvenue depuis 1966, la pensée critique d'André Brochu, qui reprend ainsi, s'il l'a jamais perdue, une place de premier choix dans la critique québécoise actuelle.

Que contient donc ce *Hugo Amour/Crime/Révolution* (1)? Ce n'est pas le lieu d'en donner ici le compte-rendu complet et détaillé. Aussi me bornerai-je à un aperçu très général, en relevant dans l'ouvrage ce que j'appellerais les deux niveaux du discours critique, c'est-à-dire celui de la pratique et celui de la théorie. Au niveau "pratique", ce livre offre d'abord une analyse excessivement fouillée et minutieuse des *Misérables*, de leur construction (tant l'architecture d'ensemble que le menu détail des épisodes), de l'organisation de leurs personnages (les pages sur Mgr Myriel, sur M. Gillenormand et sur Jean Valjean sont particulièrement convaincantes), de leur composition thématique (la Roue, la Main fatale, etc.) et de leur signification.

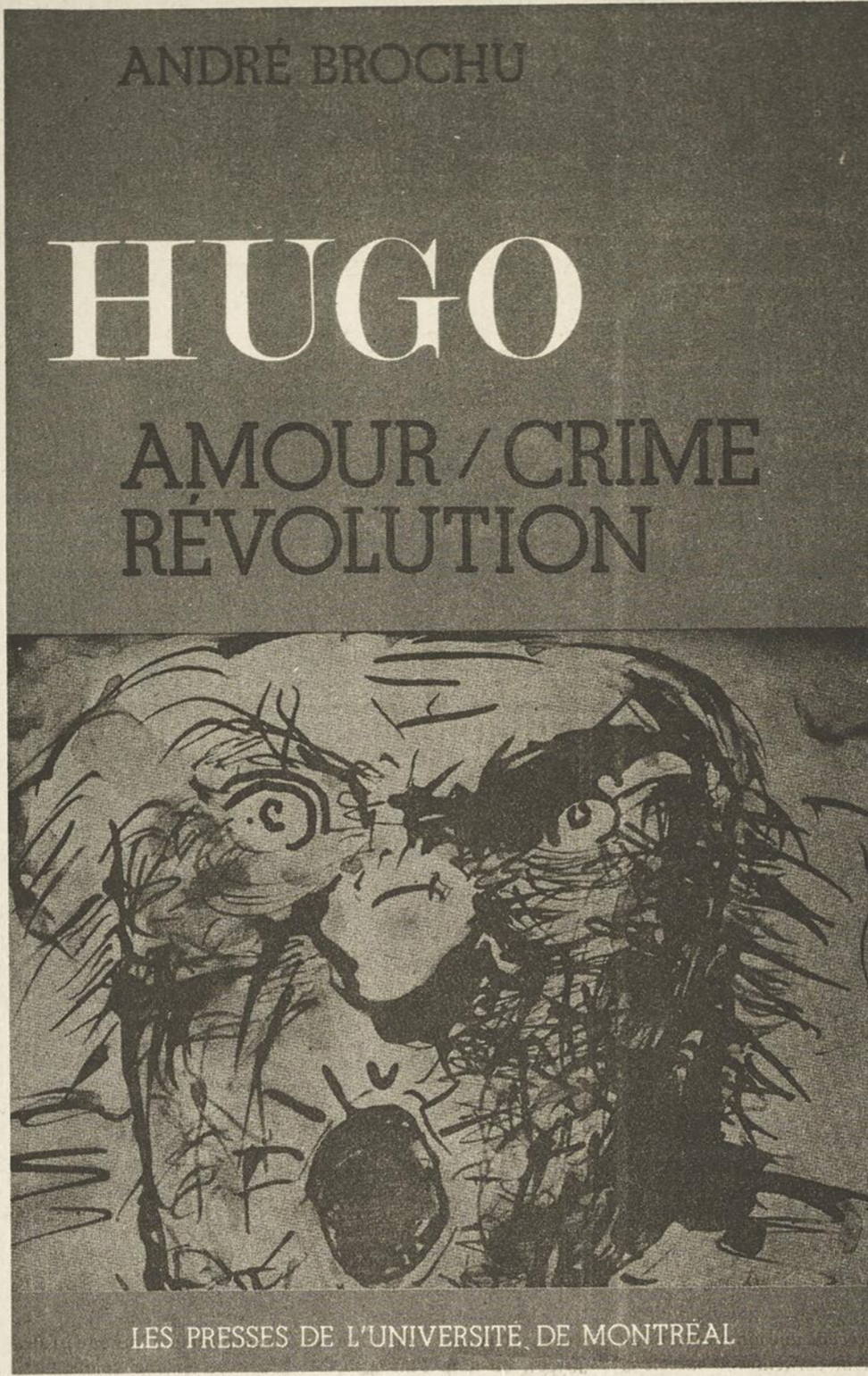
Brochu, en une formule singulièrement heureuse, définit le roman "une totalité en marche". Aussi son commentaire prend-il garde de ne jamais figer ce mouvement, mais de le suivre au contraire comme pas à pas, respectant constamment le texte et lui laissant, dirait-on, le soin de livrer lui-même sa lumière et de faire paraître lui-même sa cohérence, qui, à mesure qu'on avance, se déploie et s'organise de plus

en plus fortement, de plus en plus indiscutablement.

Une vue d'ensemble
Chaque épisode, chaque détail, chaque mot, éclairé par le critique, se charge aussitôt de sens et de cohésion, et révèle son lien direct avec la totalité de l'oeuvre. Les pages sur la bataille de Waterloo me paraissent à cet égard particulièrement frappantes: à cet épisode souvent considéré comme un simple "hors-d'oeuvre", Brochu rend en effet sa signification et sa portée véritables, établissant entre les acteurs de ce drame historique et ceux du roman des correspondances étroites et éclairantes. Et il en va de même de tous les éléments de l'oeuvre, dont le critique fait ressortir à chaque fois la relativité et la nécessité, c'est-à-dire l'action de l'ensemble sur eux et leur fonction au sein de cet ensemble. Plus que jamais, grâce au regard averti de Brochu, la lecture littéraire devient ce qu'elle est avant tout: l'expérience d'un univers essentiellement cohérent, d'un monde absolument et entièrement imprégné de continuité.

Mais si fine soit-elle, cette exploration du menu détail risquerait à la longue d'endormir quelque peu l'intérêt du lecteur. Aussi Brochu, qui a le sens de la mesure, ne se complait-il jamais à l'analyse pour elle-même, mais l'oriente toujours en vue de la synthèse. A point nommé, au bout d'un certain nombre d'explications particulières, il prend donc soin de donner une vue d'ensemble, qui résume le chemin parcouru et prépare ce qui doit suivre. Ainsi évite-t-il tout piètement et confère-t-il à son ouvrage l'aspect d'une progression continue, qui va du simple au complexe, du connu à l'inconnu, du petit au grand, et conduit le lecteur, d'étape en étape, vers des vues de plus en plus larges, vers une connaissance toujours plus vaste et plus profonde de la structure et de la signification de l'oeuvre.

La clé de l'oeuvre
Le dernier chapitre, qui donne son titre à l'ensemble, est le couronnement de cette amplification graduelle. Le critique y dégage enfin les lignes essentielles de son interprétation et livre ce qui pourrait bien être la clé de voûte de tout l'édifice: l'étroite imbrication de la Bonne Action et de la Chute dans le Sacrifice, la résolution de l'Amour et du Crime par la Révolution, qui reproduit et réalise, en lui accordant ses véritables dimensions épiques, la Conversion individuelle qui ouvrait et annonçait tout le roman. La force de ce dernier chapitre vient d'abord de ce qu'il propose une compréhension vraiment globale des *Misérables*, liant à l'aventure de Valjean tous les événements du récit, et à sa destinée celles de tous les autres personnages, Myriel, Fantine, Cosette, Thénardier, Napoléon, Wellington, et jusqu'à celle de Hugo lui-même. Mais en même temps, ce chapitre nous émerveille parce qu'il



marque l'aboutissement ultime d'une démarche critique extrêmement rigoureuse, fervente et personnelle.

C'est ce que je voulais dire en parlant du niveau "théorique" de cet essai. En plus de suivre le déroulement d'une étude sur Hugo et de voir se développer sous ses yeux une interprétation de plus en plus profonde et globale des *Misérables*, le lecteur, en effet, a le plaisir d'assister en même temps à l'élaboration d'une méthode, ce mot (ou cette chose) tellement galvaudé de nos jours dans les collèges et les universités, mais qui trouve ici son sens exact d'instrument directement accordé et orienté à son objet. A cet égard, l'approche critique de Brochu me semble exemplaire: point ici de catégories préconçues ni de dogmatisme, point de fausse rigueur creuse et pesante, mais au contraire une méthode vivante, sensible et souple, qui ne cherche pas à enfermer l'oeuvre ni à la réduire indument, mais à la servir plutôt, se laissant constamment infléchir par elle.

l'éclairant au lieu de l'utiliser, et demeurant toujours très consciente de sa nature dérivée, donc de son utilité mais aussi de ses limites.

Pénétration et ampleur
Brochu, certes, s'inspire de certains modèles théoriques déjà existants, mais il ne perd jamais de vue que ces modèles ont été élaborés dans d'autres contextes et que, par conséquent, il ne doit pas s'en contenter tels quels, mais les fonder, les corriger l'un par l'autre, et inventer ainsi son propre modèle, celui qui sera le mieux adapté à l'oeuvre qu'il étudie et en fera le mieux apparaître les caractéristiques particulières. Car ce qui valide une méthode, c'est moins la rigidité de ses postulats que l'éclairage qu'elle peut contribuer à jeter sur l'oeuvre à laquelle on l'applique. Or sur ce point, le modèle de Brochu est on ne peut plus convaincant.

Il y aurait encore beaucoup à dire de ce volume. De son premier

chapitre, par exemple, où l'auteur brosse un vaste tableau de la littérature française du XIXe siècle, plein d'idées lumineuses sur Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Baudelaire, etc. et où on trouverait matière à de très belles recherches subséquentes (espérons que Brochu s'y mettra avant longtemps). Au total, donc un ouvrage d'une pénétration et d'une ampleur exceptionnelles. A lire absolument, par tous ceux qui aiment Hugo, la littérature, l'intelligence.

(1) Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974, 257 pages.

Chronique du langage Les mots et les causes

par Jean Marcel

Le surréalisme à la torontoise

Voici le texte ineffable du "mode d'emploi" dont chacun pourra vérifier l'existence sur une boîte de "Rubbertex compound" de la compagnie Lewiscraft, Toronto, Canada: "Un moule liquide de caoutchouc pour faire du matériel. Appliquer sur la moule en plongeant ou peignant une couche épaisse. Permettez que chaque couche sèche jusqu'à l'épaisseur désirée. Quand complet, appliquer un savon sur la moule et peler de la Maître.

Pour couler Remplissez avec un plâtre pour couler et restez le ensemble, savonnez et otez comme en haut. Pour nettoyer les inécessaires ou pour otez le Rubbertex de trop, rincez avec de l'eau immédiatement. Si le Rubbertex est épais, amincez le soigneusement avec de l'eau distillée ou de l'eau qui a un peu d'ammoniaque qui a été ajouter. Empêchez de Geler.

Bélivornotte! Je vous laisse évidemment le soin de corriger, ne serait-ce que pour vous offrir l'occasion de découvrir par vous-même que la "correction de la langue", ça existe à l'évidence. Vous constaterez, par exemple, que la norme n'est pas (comme on le croit couramment) une notion vaguement subjective mais qu'elle répond, au contraire, aux contingences mêmes de la communication, surtout lorsque l'activité en cause a pour but de communiquer une information simple. Et pendant que vous vous amusez à ce petit jeu, je me permettrai de vous faire une seule remarque: quand on sait que des textes comme celui de "Rubbertex compound" peuvent se reproduire à des centaines, à des milliers d'exemplaires pendant un siècle ou deux, on aura vite compris de quel poids peut peser la traduction bête dans la formation (ou la déformation) de la langue d'un peuple.

Les dupes Et s'il était encore besoin de preuve scientifique pour démontrer que la "dégradation" d'une langue, ça existe, eh bien, il vous suffira de relire le texte "comme en haut". Si je regarde l'équivalent anglais de l'autre côté de la boîte, je me rends compte, à ma grande stupéfaction, qu'il est rédigé dans un anglais qui honorerait la Reine elle-même. Qu'est-ce à dire sinon que le surréalisme torontois n'existe que pour nous, que nous en sommes les seuls bénéficiaires, à vrai dire les seules dupes: ce n'est décidément pas juste!

Il se trouvera bien quelqu'un pour soutenir que ce texte n'est en fait que le produit de notre "adaptation à la réalité nord-américaine". En quoi, je vous le demande, l'insignifiance (dans le sens le plus propre de "non signifiant") peut-elle être le signe d'une adaptation à quoi que ce soit? Le plus anarchiste des tenants de la contre-culture pourrait se permettre d'affirmer que "l'eau qui a un peu d'ammoniaque qui a été ajouter" n'est pas du français, n'est même pas du langage tout court. Les besoins de la communication, la belle affaire! Le texte réussit à ne rien communiquer du tout. Et la fameuse "réalité nord-américaine" n'en restera pas moins la réalité des autres aussi longtemps que nous nous retrouverons collectivement à la merci du surréalisme torontois.

Sans doute contaminé à son insu par cet étrange surréalisme (contaminé par atavisme, pourrait-on dire), un journaliste sérieux pouvait dire l'autre jour sur les ondes de Radio-Canada en parlant de la conférence américaine sur l'énergie, que "le communiqué a mis quarante-huit heures à être écrit." On a compris, bien sûr, et c'est le principal, diront certains —mais la

compréhension a lieu au prix d'un effort aussi considérable que pour comprendre la traduction de Toronto, c'est-à-dire que, formellement parlant, ni l'un ni l'autre des propositions n'a de sens par elle-même: on est obligé de revenir mentalement sur la forme pour en dégager un minimum de "compréhension". L'idée étant précisément d'un communiqué qu'après quarante huit heures de discussions, il eût été si simple de dire (pour ne rien changer aux mots): "le communiqué a été écrit au terme de quarante-huit heures", ou encore: "le communiqué n'a été rédigé qu'après quarante-huit heures de discussions", ou mieux: "on a mis quarante-huit heures à rédiger le communiqué."

Cherchez le coupable Il y avait mille autres façons de le dire, et le journaliste a trouvé le moyen d'énoncer la seule façon qui transformait une idée simple en une phrase difficile; la phrase tourne sur elle-même avec un sujet qui devient son propre complément et court-circuite ainsi l'information, faute d'avoir emprunté l'une des nombreuses formes adéquates. La question qui ressort alors est la suivante: comment peut-on en arriver à ne pas donner à une information simple une forme adéquate? Et la réponse est elle-même plutôt simple: par absence de maîtrise de la langue. Or la maîtrise est un apprentissage, et l'apprentissage ne devient maîtrise que s'il est soutenu par un ensemble de modèles culturels qui favorisent son maintien. Tel ne peut pas être le cas dans un pays où la bâtarde de la traduction en vient à imposer quotidiennement sa propre anarchie comme modèle d'information linguistique. Et je dis que le journaliste n'est pas responsable de sa bévue. Cherchez donc le coupable alors!

Les titulaires de "Premiers Prix" des Conservatoires de Musique du Québec nous présenteront leur concert à samedi, le 23 mars, à Montréal-Nord.

	CELINE DUSSAULT, soprano,
	CARMEN GENEST, pianiste et
	JEAN LAVOIE, clarinettiste

mettront leur talent en évidence dans un programme très varié appartenant à des époques différentes.

Le programme de cette deuxième tournée des Premiers Prix des Conservatoires de Musique du Québec comprendra: "Quatrain" de Jean Papineau-Couture "La pénitente", "La Digitale", "La joueuse", "Vol d'Oiseau", "Espace", "Partie liée" et "Discretion", "La Courte Paille" de Francis Poulenc, une sonate de Johannes Brahms, les "Préludes" de Debussy et des oeuvres de Mozart, Schubert, Fiocco, Bozza et Joaquim Rodrigo.

Polyvalente Calixa Lavallée
4444 est, boul. Henri-Bourassa
coin Pelletier,
Montréal-Nord 325-2100 poste 69
Samedi, le 23 mars Concert à 8h.30
BILLETS: \$2.50 — \$2.00 — \$1.50 — \$1.00 étudiants

LA VENTE ANNUELLE DE SOLDES	DERNIERE SEMAINE
Littérature Générale Essais — Biographies Histoire — Religion Arts — Philosophie Sciences Humaines Psycho-Pédagogie Sciences — Techniques Livres Format Poche Livres pour les Jeunes	CLÔTURE SAMEDI 30 À 5 H. 15,000 Volumes restent à vendre AU COMPTANT
70%	90%
sur prix marqués sur volumes en bon état	sur prix marqués sur volumes défraîchis
Lundi } de 9 h. Mardi } à 5h.30 Mercredi }	LIBRAIRIE DUSSAULT 8955 Saint-Laurent Métro Crémazie Autobus 53, 55, 98, 100
Jeudi } de 9 h. Vendredi } à 9 h.	
Samedi } de 9 h. à 5 h.	

MICHEL ALLARD, professeur, Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal

ANDRÉ LEFEBVRE, professeur agrégé, Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal.

HISTOIRE DU CANADA À PARTIR DU QUÉBEC ACTUEL
301 pages
livre de l'élève \$5.95
livre du maître \$5.95

Commandes postales
NOM _____
ADRESSE _____

Les chèques ou mandats sont établis à l'ordre de
Guérin, éditeur limitée,
4574 Saint-Denis,
Montréal H2J 2L3 845-4082

LE COURRIER PÉDAGOGIQUE QUÉBÉCOIS
(Trimestriel agréé par le Ministère de l'éducation, Québec)

Volume 5, numéro 3 Printemps 1974

SOMMAIRE
Louise CHIASSON et Martine GAGNON. Les intérêts de l'enfant face aux sciences humaines
Danielle CHAUSSE. Tentative de plans d'études en sciences humaines pour les élèves de 10 à 12 ans.
Micheline JOHNSON. La méthode historique au premier cycle du secondaire
André LEFEBVRE. Des moyens et des hommes.
Marc-Aimé GUERIN. "Nous ne sommes pas tous coulés dans le même moule".
Marcel TRUDEL. Allocation prononcée lors du lancement de *Civilisation et vie quotidienne en Nouvelle-France* et de *Histoire du Canada* à partir du Québec actuel.

BULLETIN D'ABONNEMENT
(Le numéro \$2.50; 1 an 4 nos: \$8.00)
Le Courrier Pédagogique Québécois

NOM _____
ADRESSE _____

Les chèques ou mandats sont établis à l'ordre de Guérin éditeur limitée,
4574 St-Denis H2J-2L3 845-4082

en toutes lettres

La poésie québécoise

Yves-Gabriel Brunet, alchimiste

par Gaëtan Dostie

Yves-Gabriel Brunet est un poète initiatique, un objecteur de conscience. Il sait que la réalité est devenue fantastique, il se sait vivre dans un monde où désormais tout paraît possible (et la barrière de l'incrédulité ayant craqué sous la poussée des événements), il cherche à démêler, à décoller, à déblayer l'entrée des arcanes de la connaissance. Face à cette haute exigence, le poète doit résister aux tempêtes d'irréalisme: craindre par dessus tout de se refermer sur soi-même, comme l'animal dans le labyrinthe des tests, de se réfugier dans la prélogique, dans un univers de magie et de songe. Mais il faut tout explorer, tout inventorier et cela, à partir de soi-même.

Les mots-métaux

Brunet nous dit sortir comme d'un Moyen-Âge. Il nous fait provoquer une Renaissance, naître à une conscience vraie malgré le tumulte des merveilles et des prodiges, des désordres de l'esprit et des violences. Nous n'identifierions les réalités spirituelles qu'en interrogeant l'avant-garde des sciences, l'avenir proche et la plus lointaine tradition fondée sur la recherche d'états de conscience supérieure. Il faut prendre garde, fuir les confusionnaires, les démissionnaires de la connaissance... Et si Brunet est alchimiste du verbe, c'est qu'il sent "les mots comme des métaux incandescents".

Il suffit de les forger à même le feu d'Hermès pour en créer leur âme. Et cette âme, accouplée à la passion des choses et à l'intelligence de l'esprit, nous ressouffle par la bouche du poète, à travers la coloration des temps anciens, la conscience des temps à venir.

Et le poète privilégiera l'instinct parce qu'il sait que nous sommes plus voyeurs que voyants:

J'ai l'oeil gras et stérile
inventeur d'une existence nouvelle
ou délirant déjà les bêtes creuses
de mon apocalypse
(...)

D'une seule montée mon corps truffé d'argile
pour crier toute la terre d'une seule fois
ma saveur et celle des oiseaux
à renversé mon image passée

Où est le vert des herbes et la chair du vin
la pâle couleur des ocres matinaux
j'ai bu les longs lacs virginaux
en écoeurant les fées lambrosées

La nécessité première de l'homme, selon Brunet, c'est de vibrer en accord avec la nature, d'être joyeux et lucide, de prendre conscience d'être évolutif et de se situer dans le rapport de cette évolution irréversible. Cela implique qu'il faut refuser les mirages, les Fées (que le lecteur ne cherche pas la signification de "lambrosées", ce mot n'existe pas au dictionnaire: il est là pour le son, pour souligner la confusion du féérique...)

La conscience comme un chemin

Yves-Gabriel Brunet n'est pas un écrivain tapageur; son témoignage, quoique percutant, se développe comme en secret. Toujours il s'est tenu loin des avenues où on prétend améliorer l'homme par quelque technique. Pour lui l'affaire se situe en un lieu plus secret et plus complexe: la conscience. Notre conscience devra manifester, inventer des possibilités d'adaptation, d'évolution insoupçonnées. Insoupçonnées de la psychologie admise, mais annoncées depuis des millénaires par les sociétés initiatiques...

Brunet raconte lui-même ses premières expériences de communications avec les intelligences de l'univers:

Vers l'âge de 4 et 5 ans, je cherchais à provoquer le fantôme du diable par exemple. Je me levais toutes les nuits et je m'enfermais dans la cuisine. Il y avait une petite lampe dans le passage qui faisait que je voyais mon visage dans la fenêtre. Là, je me berçais et j'invoquais le diable, je lui demandais de se présenter à moi. Cela provoquait chez moi une sensation très forte, presque un orgasme. Une fois, je l'ai vu. Evidemment c'était un fantôme... enfin je pense! C'était une forme blanche avec des points d'une couleur imprécise qui a glissé devant mes yeux...

Mais dans une époque où nous passons du prototype à la série, de l'expérience à la classification, l'homme qui cherche à découvrir des pouvoirs et les perceptions transrationnelles, à communiquer avec les intelligences de l'univers, cet homme est encore suspect et, de la poésie de Brunet, on dira volontier qu'elle est hermétique, incompréhensible et surréelle. Et si au contraire, c'était la voie, l'état d'éveil.

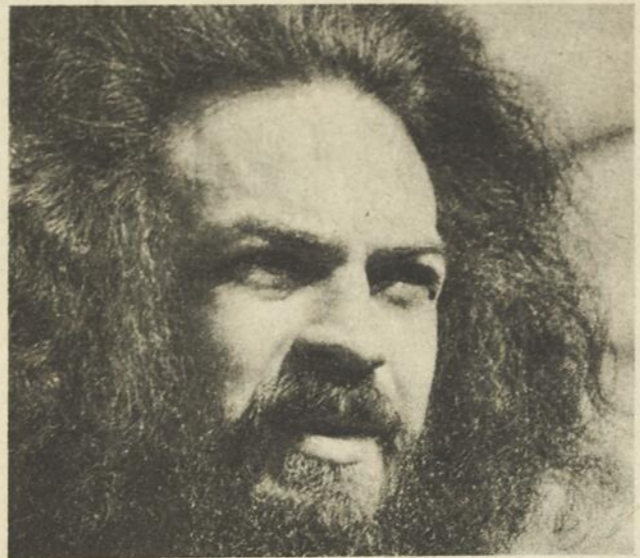
L'itinéraire naturel

Yves-Gabriel intrigue, inquiète. Pourtant! Né à Montréal en 1938, ce n'est que 20 ans plus tard que poindra en lui cette nécessité impérieuse d'écrire, de tenter de communiquer avec l'autre par ce moyen contraignant: "J'écris d'une façon naturelle, dit-il, qui devient de plus en plus culturelle... Pourquoi la poésie? Parce que la poésie est une langue d'images et peut d'avantage exprimer intimement..."

En 1961, Gilbert Langevin et Maurice Beaulieu le découvrent et Langevin le publie à ses éditions, Atys. Ce sera *Les hanches mauves*. Si ce n'est sa participation à l'anthologie de Guy Robert en 1964, Brunet gardera un silence presque complet jusqu'à la publication du premier tome de ses

oeuvres complètes, il y a presque un an maintenant, à l'Hexagone. Poésie I (1) rassemble deux forts recueils. Les hanches mauves et Les nuits humilées. Brunet annonce aussi la publication de L'Athanor sous forme d'édition d'art, puis d'un second tome à l'Hexagone, rassemblant L'eau filosofale (1963-64) et La grande quête (1964-68).

Ce premier tome me semble l'exploration dite des profondeurs, c'est-à-dire des zones non seulement sous-conscientes



de la personnalité humaine, mais aussi des zones sur-conscientes. La machine humaine y apparaît comme la plus précieuse des machines.

C'est le chant de l'homme
en proie aux hyades maladroites

C'est le chant de l'homme
qui fait paître la nuit
sous la lune édentée

Doux chant funèbre
au creux des lavoirs
Les femmes viennent y laver la substance de leur rêve
le temps de la mamelle
puant l'avenir
en baissant de l'oeil les sirènes circoncises
que font les usines

C'est le cri de l'homme qui n'en veut pas
c'est le cri de l'homme qui en demande
c'est mon CRI

Dormeur éveillé-toi

Le poète demande aux dormeurs de s'éveiller, de passer à l'état de conscience différent de l'état de veille ordinaire. Le poète dénonce:
La journée commence ses activités. L'indien s'en va au champ cueillir son chanvre. Devant lui, le précède une longue tradition de tam-tam. Derrière lui, une horde de corneilles le harcèle et l'assassine. (...)

La Machine parfume les terres incultes à l'essence de blé Pour mieux les vendre! La Machine ensemence des lacs pollués. La Machine peint de belles cocardes rouges au toit des grandes pourries. Sur les bords noirs de la ville, la Machine construit des boutiques. Le chômage augmente. On donne juste assez pour pas crier. (...)

Continuellement Brunet utilise le quotidien et les plaies des hommes pour les opposer aux lambeaux de joies et de liberté que tous nous soupçonnons. Aussi est-ce une poésie fortement érotique, le sexe comme un plaisir tellement réel qu'il doit nous laisser soupçonner l'Amour...

Malgré l'hiver vous astiquez encore vos muscles au revers de vos draps
Malgré le sacre des saisons il y aura sûrement des fruits à mi-prix d'amour

Et vous rougirez déçus d'avoir été trompés sous la mamelle contemplative des temples pleureurs

Ainsi vous chercherez le grand palace de la paix sous les ombrelles de Dieu
(...)

Alors les poutres de nos corps seront soutenues par nos cris
enfin clairs et libérés de leur existence terrestre

Car nous naquîmes d'un trou chloré avant même ne jamais avoir été

Ainsi Brunet appelle l'homme au dépassement, à retrouver L'UN dont Dieu est un symbole traditionnel.

Yves-Gabriel Brunet, sous sa carapace brumeuse et volontairement secrète, nous indique qu'il nous faut naître à nous-mêmes. C'est cela être alchimiste.

Les lettres françaises

"Littérature horizon 2000" ou le triomphe du baroque

par Denis Giroux

Bientôt l'an 2000. Que sera alors la littérature, plus particulièrement le roman? Le critique littéraire français, R.M. Albères, dans son récent volume publié aux éditions Albin Michel (1), nous propose une étude de la littérature d'aujourd'hui afin d'entrevoir les images de celle de demain.

Cette étude est faite par le biais d'une analyse de thèmes particuliers comme les sens, l'homme, la ville, le temps, l'espace. R.M. Albères remarque l'importance des sens, oeil, oreille et voix, chez les premiers écrivains du nouveau roman (1954-1960), tels Alain Robbe-Grillet et Claude Simon surtout visuels, tels Nathalie Sarraute et Robert Pinget surtout auditifs. Le nouveau roman joue sur tous les plans sensoriels, la sensation élémentaire est placée avant la signification. C'est qu'il tend à l'effacement du personnage et de l'intrigue romanesque.

L'homme, le personnage dont, dans la première partie du XXe siècle avec Pirandello, Aldous Huxley, André Gide, Jean-Paul Sartre, on mettait en question la cohérence psychologique en montrant au lecteur que toute personnalité est factice, devient anonyme. L'homme anonyme règne dans le nouveau roman. Avec Maurice Blanchot dans "Le Très Haut" et avec Samuel Beckett dans "Molloy" et dans la pièce "En attendant Godot", l'homme n'est plus dans l'homme, il est dans le langage. On parle pour continuer à vivre et l'on vit parce que l'on parle intérieurement (c'est le monologue intérieur, fait de langage par excellence, qui a atteint sa forme achevée avec "Ulysse" de James Joyce), ou non. Puis à la limite, c'est, en plus du langage, le décor ou le paysage qui se substitue à l'homme.

Après cette étude de la littérature contemporaine, Albères fait un essai de prospective. Il remarque que depuis quelques décennies, l'outil est devenu avec les ondes hertziennes, les lasers, les rayons, un prolongement immatériel des sens. Pour lui, l'oeuvre littéraire tend aussi à être conçue comme une onde de propagation, une aura magnétique et non comme une construction mécanique. L'oeuvre est une "émission" plus qu'une construction. Elle est sentie en termes d'ondes et de rayonnements. La sensibilité est faite de particules comme, selon Planck en physique, l'énergie rayonnante n'existe que sous forme de grains. L'art pense-t-il, se fondera de plus en plus sur de rapides associations mentales et surtout sur des combinaisons complexes qui ne sont plus celles de la simple logique ou du moins qu'elle ne peut régir. L'art sera de structure baroque.

Un temps haché

La Ville devient un mythe et un décor absolu. C'est le Dublin d'"Ulysse", Le New York de "Manhattan Transfer", la ville anonyme, multicellulaire présentée par Robert Musil dans "L'Homme sans qualités", c'est la ville et son enroulement sur l'homme avec le Quatuor d'Alexandrie de Lawrence Durrell, c'est dans Hexagramme de Jean-Pierre Faye, la ville qui englobe les personnages et leur fournit la structure de leur destin.

Avec l'importance des sens, la substitution du langage et même du paysage à l'homme anonyme, le temps romanesque n'est plus le même. Ce n'est plus une évolution de sentiments, une succession d'images, c'est un temps haché, trituré, désynchronisé. Les images ne se suivent pas, ne se ressemblent pas. Cet univers discontinu, Proust, James Joyce,

de la sensibilité humaine. C'est le baroque romanesque. Ainsi dans le premier récit de "Fièvre", la sensation physiologique d'un individu atteint d'une rage de dents est mise en rapport avec l'univers cosmique et avec tout le monde humain. Le Clezio, selon Albères, a parfaitement saisi le mécanisme d'une culture fondée sur les associations d'idées plutôt que sur l'organisation d'un savoir. Son esprit fonctionne comme l'ordinateur qui relie très rapidement des milliers de données disposées dans toutes les directions de sa mémoire: "Il y a des histoires si rapides qu'on pourrait en raconter cent mille dans la même seconde, étincelles dans la boîte hermétique du commutateur, explosion à l'intérieur de la culasse brûlante, rupture du noyau dans le cyclotron, touche de la machine à écrire qui frappe la lettre K, balle en train de sortir du canon noir du pistolet, déclat de l'immense calculatrice électronique en train de multiplier le chiffre 17 632 411 722 006 181 par le chiffre 222 503 499 921 600, 0084926 et de donner le résultat, 239 133 272 720 697 422 382 117 577 703, 5117606." (2) Le fonctionnement de l'esprit poétique épouse ici le style de mouvement de la technologie comme là, l'imagination poétique épouse l'univers scientifique.

(1) R.M. Albères, Littérature horizon 2000, ed. Albin Michel, 1974, 277 p.
(2) J.-M.-G. Le Clezio, La Guerre, p. 196, Gallimard, 1970.

Le roman de Georges Dor Une charmante sucrerie

PAR Marie Lalonde

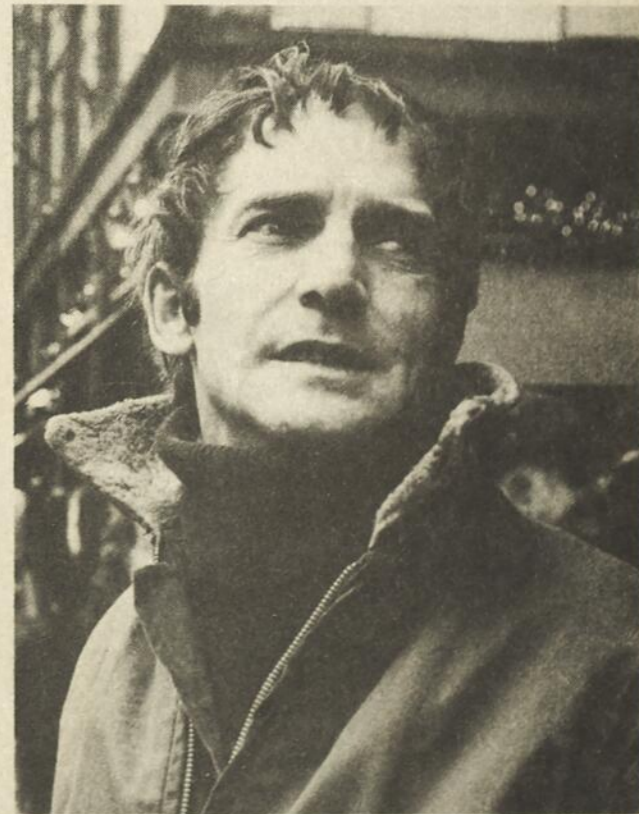
Un homme marié, confortablement installé dans le quotidien, heureux auprès de sa femme et de ses trois enfants, et qui, à 40 ans, s'éprend follement d'une jeune fille de 19 ans - évidemment, il n'en faut guère plus pour que naisse sur les lèvres un sourire entendu et que tout soit dit... Et pourtant, ce serait errer grossièrement de vouloir encadrer de façon aussi simpliste la passion d'Emmanuel pour France.

Cette jeune fille aperçue par hasard, un soir, dans un café du Vieux-Montréal, rendra d'un seul coup à Emmanuel sa capacité entière de passion et de rêve. Et c'est là le côté touchant du livre: cet homme qui, à 40 ans, rêve encore la femme et l'amour. Cette douce obstination d'un coeur qui s'entête à inventer la vie absente - qui, parallèlement au réel, s'engage dans les chemins déroutants de la contemplation.

Car n'est-ce pas un amour contemplatif que cet amour naïf qui unit Emmanuel à France? Comment en effet qualifier autrement cette réception totale de la vie à travers l'autre, cette renaissance, cette plénitude et cette déchirance inextricablement emmêlées... cette inquiétude sourde que même l'amour ne parvient pas à déchanter et qui confère à la passion sa saveur particulière.

Prétexte et réverbération

La rencontre de France sera pour Emmanuel une occasion unique d'habiter cet univers privilégié du désir où l'homme se retrouve enfin tel qu'il se rêve... Et France n'offre-t-elle pas un prétexte idéal à vivre passionnément - Dix-neuf ans, gracieuse, belle, sensible, presque immatérielle, une promesse que la vie se chargera de trahir, mais qui, pour le moment, permet de croire à l'éternité de l'amour et de la beauté. Un ravissement prétexte à vibrer, une dernière fois peut-être, sur cette longueur d'émotion qu'il est convenu d'appeler l'amour.



Le livre est d'autant plus touchant qu'il met en scène un homme qui sait pourtant l'usure de la vie. Un homme conscient des contradictions, adossé aux limites humaines et qui, néanmoins, se donne à la passion avec une ardeur toute adolescente et y trouve une saveur de renouveau et d'éternité. Peut-être est-ce là un effet de la magie du verbe? Chez Emmanuel en effet, la poésie est intimement liée à la vie et c'est tout naturellement chez lui que le mot vient habiller le rêve et lui prêter les couleurs de l'entendement. Cet homme alliera d'instinct poésie et extase, cherchant dans le mot une réverbération heureuse de sa passion.

Et pourtant, en dépit de son caractère attachant, le livre est maladroit. L'alternance continue d'élan romantiques et de narration sèche heurte. L'élan s'arrête court et nous voilà ramenés brusquement aux réalités techniques. Les notes autobiographiques s'enfilent au petit bonheur; on redécouvre soudain, interloqué, que "je" c'est "lui". On trébuche, on continue, soutenu par l'affection qu'inspire l'auteur, mais le coeur n'y est plus. Et l'on va, étonné, de cliché en cliché. On se contraint à espérer: le ton va changer, bientôt... Et pourtant non, ça continue, péniblement, avec le style fastidieux d'une rédaction d'écolier, la joliesse médiocre d'un romantisme démodé, une mièvrerie qui atteint vraiment un sommet avec la description de la jeune fille: avec une allure pareille, une femme est mûre pour le musée de cire des coeurs.

Quoi qu'il en soit, Georges Dor demeure un personnage attachant et à cause de cet attachement, on lui pardonne plus volontiers cette rédaction adolescente.

(suite à la page 23)

Au Bowillon
SALLE À MANGER
BAR-TERRASSE
5414 Gatineau
Montréal
Tél.: 733-2125

**la petite
LIBRAIRIE qui
comble l'homme
nouveau,
le BIBLIOVORE, vous invite à
DÉVORER ses plats
de RÉSISTANCE et ses
desserts QUÉBÉCOIS.
venez bouquiner
LIBREMENT.**

1270 est, rue fleury,
montréal, québec,
H2C 1R1
tél.: 387-6441

**UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
COURS CULTURELS
ET PROFESSIONNELS**

SESSION MAI - JUIN

Ces cours sont offerts aux personnes qui désirent élargir leurs connaissances et satisfaire leurs besoins de perfectionnement.

- Droit de l'entreprise
- Eléments d'économie
- Eléments de sociologie
- Ethnographie de la communication
- Etude normative du français parlé et écrit
- Français langue seconde
- Littérature québécoise
- Pratique de l'anglais écrit
- Pratique du français écrit
- Psychosociologie de la vie moderne
- Quelques principes d'organisation des loisirs

On peut s'inscrire dès maintenant et jusqu'à la date d'ouverture du premier cours.

Pour plus de renseignements

**SERVICE D'ÉDUCATION
PERMANENTE**
3333, Chemin de la Reine-Marie
Tél.: 343-6090 (jour) 343-6992 (soir)

le yoga pour la vie
Par ADELE LEMIEUX
Matériel didactique de BASE
pour les professeurs de la MATERNELLE À L'UNIVERSITÉ
1 document sonore de 90 minutes (CASSETTE ou BANDE) analysant 25 POSTURES YOGIQUES
1 affiche 22 1/2" x 28", noir et blanc illustrant 10 POSTURES majeures
40 diapositives détaillant 25 POSTURES
EN VENTE DÉ MAINTENANT

le yoga pour la vie
par adèle lemieux
80 CROISSANT CASSINO, DUVERNAV, LAVAL 653-1514

un monde de variétés

Léo Ferré: anarchie, c'est tendresse... et solitude

Une interview de Gisèle Tremblay

Photos: Antoine Désilets

Léo Ferré a un fils, Mathieu, qui a près de quatre ans, qu'il a longtemps "caché" et qu'il présente maintenant à tous, comme une chanson nouvelle sortie d'un texte écrit depuis longtemps.

Et Léo Ferré s'étonne: "C'est une chose qui me dépasse car moi j'étais le passant — l'homme est toujours un passant — je suis très ému, mais tellement ému de l'amour que peut avoir une mère pour son enfant, c'est-à-dire pour ce qui est sorti de son ventre. C'est extraordinaire!"

Et on s'étonne de découvrir Léo Ferré découvrant l'art d'être père. Puis, on se retrouve tout de suite en terrain connu: "Je vais lui apprendre à faire l'amour; je lui dirai comment il faut faire, c'est très important."

Dans le cours de ce repas où Mathieu, assis à la gauche de sa mère, mange son melon et des plats de son Italie natale, Léo Ferré dit à son fils: "Qu'est-ce qu'on fait aux flics?" Et le fils lève le poing. "Qu'est-ce qu'on fait à l'évêque?" Et le fils tire la langue.

C'est là que son fils rejoint sa musique. Il lui a dédié une chanson, puis un disque qui porte le même nom, "L'Espoir". Ce sera sur le marché ici, au début d'avril. "L'Espoir, c'est lui. Et il est sur la pochette de mon disque."

Une photo d'enfant, et on ne reconnaît plus Léo Ferré. "Vous savez, quand vous écoutez la chanson, vous verrez que l'espoir, pour moi, c'est quelque chose de très particulier."

Mon père, c'était le pouvoir

Léo Ferré revient pourtant au Québec presque seul. Depuis sa dernière visite, il y a deux ans, des gens sont sortis de sa vie. Son pianiste, Po-Paul, qui était avec lui depuis 17 ans, et qui fait que Ferré s'est remis au piano comme dans les premiers temps. Son secrétaire, dont on ne sait s'il est parti ou s'il a été congédié après autant d'années. Et un autre. "Tous les gens qui étaient avec moi l'année dernière en ont eu assez de moi et m'ont laissé tomber. Même mon père, qui était contre mon métier: il est mort."

Son père qui était, dit-il, directeur du personnel au Casino de Monte-Carlo. "C'était un brave homme, mon père. Il a toujours été contre le métier, il n'a jamais rien compris, mon père. C'est un type qui a été l'autorité dans ma vie, c'était le pouvoir."

Déjà, au moment de la révolte étudiante de mai '68 en France, il y avait eu une cassure importante. Sa femme. "Je suis parti de chez moi, qui était chez moi depuis 18 ans. Et j'ai été libéré, j'ai eu vingt ans dans la tête. Alors, j'ai écrit tout ce que je voulais, parce qu'avant, j'étais contraint. Et ce fut une poésie moins léchée, plus directe, je démarrais, quoi."

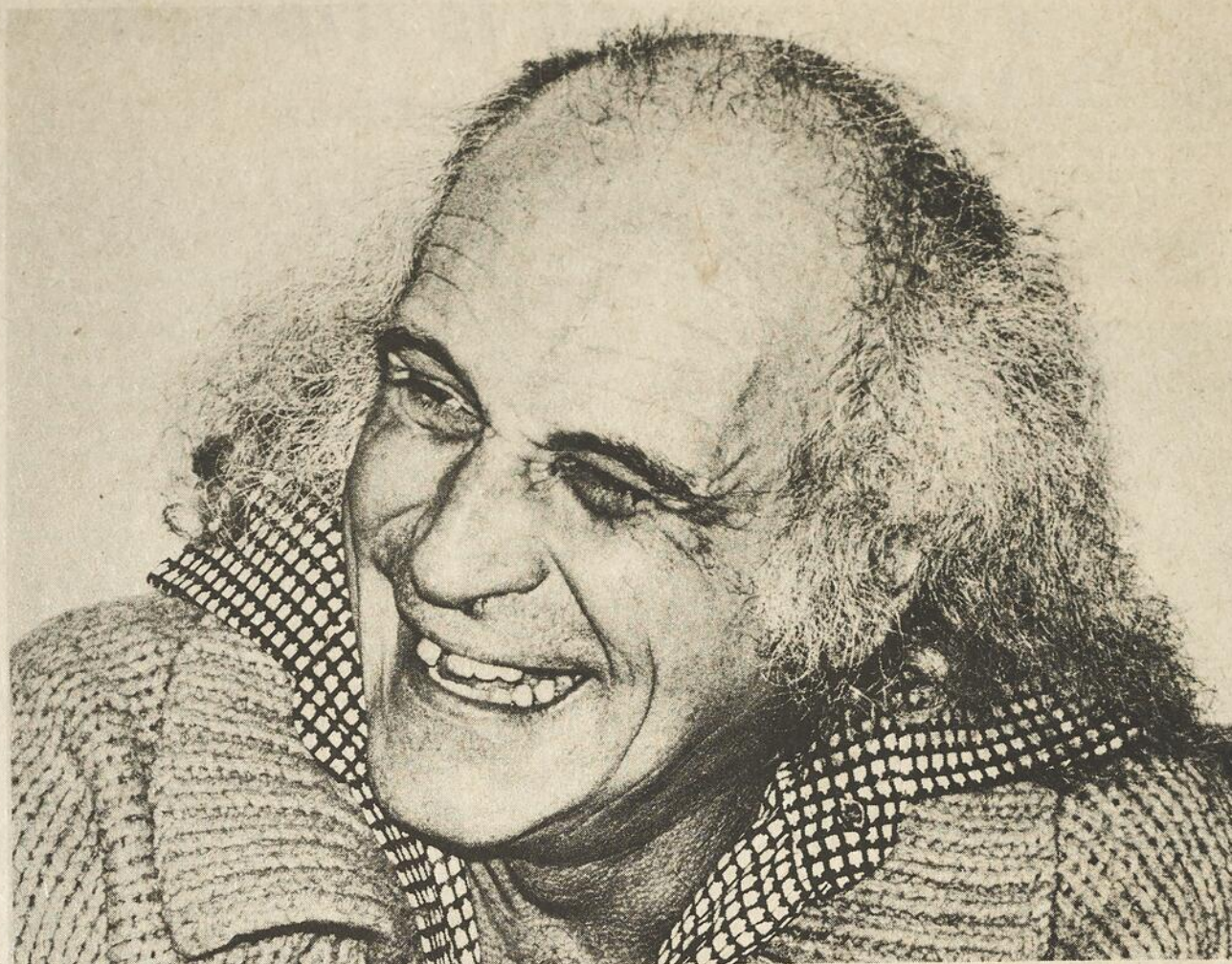
Il perd une femme, et retrouve la poésie. Il perd un pianiste, et retrouve un piano. Il a perdu un père et ramène un fils.

Tout le reste n'est de la m...

Dans l'image qu'on se fait pourtant de lui, en France surtout, il y a l'ennemi politique numéro un. "Parce que je dérange peut-être des types d'extrême droite, des types d'extrême gauche. Ils me font tous ch... C'est tous les mêmes: communistes, fascistes, tout ça. Les hommes politiques, c'est de la m... Si vous saviez ce que ça m'énervé, tout ça. Moi, je suis sincère, je suis là avec ma tendresse, alors tous ces gens, ils sont dégelassés, particulièrement les jeunes... d'extrême gauche qui ont entre 20 et 22 ans. Après, ils mettent la cravate et deviennent fascistes."

Ni les uns, ni les autres. L'anarchie?

"L'anarchie, c'est moi. C'est la négation de toute autorité d'où qu'elle vienne. C'est un sentiment de solitude extraordinaire. Mais quand les gens parlent d'anarchie, ils croient que c'est un sentiment politique. C'est fini, c'est pas possible."



Et le rapport avec la poésie?

"Écoutez: l'anarchie, l'amour, la poésie, c'est pareil. Et la musique, c'est la même chose. Ça veut dire la solitude. Quand ils parlent d'anarchie, il y en a qui voient rouge, ils l'en veulent; c'est vraiment c... Mais il faut leur dire que ce n'est pas les bombes: la poésie est une bombe beaucoup plus dangereuse que les bombes anarchistes, vous pensez. Une poésie comme la mienne: St-John-Perse, c'est autre chose!"

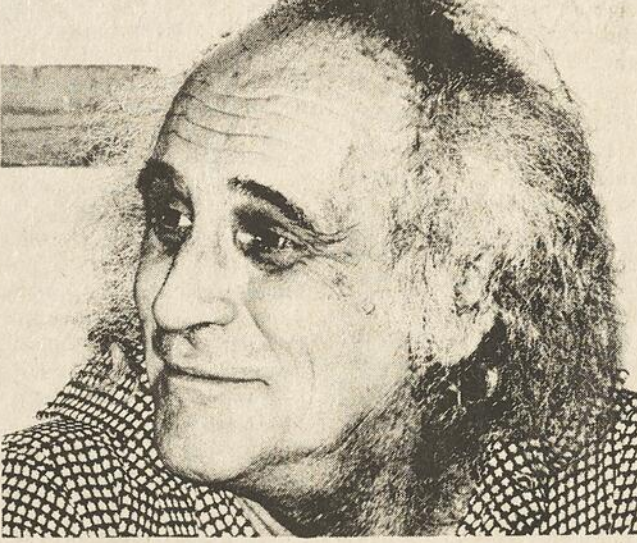
Léo Ferré a pourtant mis en musique des poètes: Rimbaud, Verlaine, Baudelaire, Apollinaire, Aragon.

"Morts. C'est des grands poètes quand même et il y en a pas beaucoup, vous avez remarqué? S'il y avait un grand poète vivant aujourd'hui, je le saurais, moi, non?" Aragon excepté. Et parmi les morts, il y a bien Hugo?

"Pourtant, c'est un grand poète. C'est un super-poète, dans le sens de super-marché."

La musique est honteuse comme l'amour

"J'ai traîné la musique comme une maladie. Je commencé à guérir, il y a pas longtemps. C'était honteux la musique pour



moi. Je cachais la musique comme je me cachais d'une petite fille, quand j'avais neuf ans; j'étais amoureux d'elle et elle ne l'a jamais su. Parce que la musique, c'est près de l'amour, c'est aussi inexplicable que l'amour. Ça ne se comprend pas la musique, ça se sent."

Léo Ferré raconte une parabole là-dessus. "Si venait un extra-terrestre plus intelligent que les hommes mais sans cul, parce que dans sa planète ça n'existerait pas, le cul; je pourrais tout lui expliquer, la gauche, la droite, le vin, le diable, et même le cul, mais je ne pourrais pas lui expliquer comment c'est bon quand c'est bon, le cul."

Et il retrouve presque les mêmes mots pour expliquer ce qui se passe sur la scène, cette magie que tous les artistes n'ont pas. "Quand vous voyez un tableau de Léonard de Vinci, c'est extraordinaire si vous sentez qu'il vient de ce tableau ce qui n'est pas dans le tableau, ce qui n'est pas dans la couleur. Qu'est-ce qu'il y a? Allez expliquer quoi. Mais il y a quelque chose qui fait que vous pleurez."

Sur la scène, c'est la même chose, il y a le métier puis: "Il se passe ce qu'il y a en plus, ce qu'on peut appeler le fluide, la magie; moi, je dis le "non se que" comme disait Vinci, c'est-à-dire le "je ne sais quoi" qui est l'indicible."

Contre l'habitude adominable

Certains réagissent violemment aux chansons de Ferré. Certains se révoltent contre la révolte.

"La révolte, c'est la seule façon de se tenir debout dans le siècle. Tant pis, vous êtes dans la marge; regardez les autres, crachez dessus, les petits, les miteux, les enchaînés, ils sont contents. On leur dit de ne pas dépasser 60 sur l'autoroute, et ils s'arrêtent. L'origine de ces actes de pouvoir, c'est pourtant toujours un seul homme."

La révolte, ce n'est pas tirer la langue à un flic, ni se servir d'une arme. "C'est pas ça, la révolte, ça règle rien ça. La révolte, c'est là-dedans (il montre la tête); il y a des idées qui peuvent entamer l'édifice de connerie qu'un individu porte en lui. Avant d'apprendre aux gens à descendre dans la rue, il faut leur apprendre à faire la révolte à la maison, chez eux. A

rester dignes devant l'habitude abominable, devant même la petite chose qui embougeoise (et ce n'est pas une question d'argent)."

Et cette révolte est un appel de tendresse?

"Mais oui, c'est ça. Alors, je me casse la gueule tout le temps; j'en ai marre, vous comprenez? Je ne suis pas un révolté, moi; je suis un tendre. Les gens ne comprennent rien. C'est la désolation devant le mur, le mur devant les gens. Tu as une porte avec le rai de jour qui passe et les gens ne savent pas ouvrir. De vrais c..."

Mais c'était sans trop le savoir, au début. "Je l'ai appris petit à petit ça. Je me suis rendu compte, effectivement, il y a un certain moment, que je faisais les choses dans un but, mais sans le vouloir. Et ça rejoint cet appel. Mais je me casse la figure; ceux qui viennent percuter sur moi, ils me prennent pour ce que je ne suis pas, pour l'Olympe."

L'homme qui fait peur aux gens

Léo Ferré impressionne. Des journalistes l'approchent avec circonspection ou s'en tiennent éloignés. Et même ceux qui l'aiment ont parfois ce sentiment d'arrêt devant l'inaccessible.

Léo Ferré raconte qu'un soir, son père, apprenant la mort de Bourvil, s'écrie: "Ah! pauvre Bourvil, c'était un brave type." Léo Ferré lui répond: "Qu'est-ce que l'en sais, tu le connaissais? C'était peut-être pas un brave type. Tu le fais ressembler à ses rôles de brave type. Si ton fils meurt demain, un type comme toi dira à son fils: "Ah! il est mort, quel fumier! quel salaud!"

Léo Ferré se défend de cette réputation qu'on lui fait: l'ours mal léché, le potentat, la toute-puissance... Il se défend d'être Léo Ferré le personnage: "Ca m'énervé que je sois, comme vous dites, Léo Ferré. Moi je m'appelle Léo Ferré, bon, et puis voilà; je ne suis pas Léo Ferré comme les gens le prennent: sinon je serais glacé, je ne pourrais plus rien faire. Si moi je me prends pour Léo Ferré, c'est fini, vous comprenez?"

Mais on est toujours à la fois ce qu'on est pour soi et ce qu'on est pour les autres.



PLANÉTIARIUM DOW
1000 ouest rue ST-JACQUES

L'UNIVERS FERMÉ
du 20 Mars au 5 Mai

REPRÉSENTATIONS
MAR - MER - JEU - VEN.
14h.15 et 21h.30
SAM. 14h.15 - 16h.30 - 21h.30
DIM. 13h.15 - 15h.30 - 16h.30 - 21h.30
LUNDI: RELÂCHE

RENSEIGNEMENTS
872-4210

SERVICE DES SPORTS ET LOISIRS
VILLE DE MONTRÉAL

KÉBEC SPEC présente

Jean-Guy Moreau

du 28 mars au 6 avril

Sem. 8.30 h.
Sam. 6.30 h. et 10 h.
\$3.00 à \$5.00
en vente aussi
chez Sauve Frères
& Montreal Trust

THÉÂTRE PORT-ROYAL
PLACE DES ARTS, Montréal 18 (Québec) Tél: 842-2112

tnm du 8 mars au 7 avril '74
84 ouest, rue ste-catherine - tél. 861 0563
Aujourd'hui 17h et 21 h
Dimanche 19h

la charge de l'original épormyable

Etudiants:
\$2.00/1/2 h avant le spectacle

claudé GAUVREAU

KébecSpec présente

PAULINE JULIEN

18 avril 8.30h.
\$3.00 à \$5.50
en vente aussi
chez Sauve Frères
& Montreal Trust

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

KébecSpec et CJMS présentent

MICHEL FUGAIN
et le "BIG BAZAR" 11-12-13 avril
8h.30 Billets: \$3.00 à 6.00 (PDA., Sauve Frères & Montreal Trust)

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

présente par Kébec Spec

Léo Ferré

Les 22, 23 & 24 mars
8.30 hres

Billets: \$3.00 à 6.00
(PDA. & Sauve Frères)

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

FRANÇOISE CHARTRAND EN COLLABORATION AVEC C'G'L FM PRÉSENTE

MANITAS DE PLATA

Accompagné par LOS BAliARDOs

DIMANCHE, LUNDI,
7 ET 8 AVRIL À 20 HEURES
BILLETS: \$3.00 À \$6.00
En vente Place des Arts, Montreal Trust, Place Ville Marie, Sauve et Frères

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS, Montréal 129 (Québec) Tél: 842-2112

Soirées du MAURIER
Sous le thème de LA MARCHÉ A L'AMOUR
(Gaston Miron)

LES GRANDS BALLETS CANADIENS

QUINTESSENCE
MAHLER-NAULT
DEUX ÊTRES RAYONNANTS
DE LÉONARD COHEN
FREEDMAN-MACDONALD
CÉRÉMONIE/CHRIST-ROCK
HENRY/WRIGHT-NAULT

29, 30 mars, 4, 5 et 6 avril, à 20 h 30
billets à \$3.50, \$4, \$5 et \$6
étudiants: demi-prix sur les billets de \$6, jusqu'au 23 mars
seulement. Carte étudiant obligatoire à l'entrée.
en vente: aux guichets de la Place des Arts,
Sauve et Frères, Montreal Trust et Place Ville-Marie
LES GRANDS BALLETS CANADIENS, 5415, chemin Reine-Marie
Information: 489-8641

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS, Montréal 129 Tél: 842-2112

présence du cinéma

Jean-Pierre Tadros

“Nada” Une mécanique parfaitement réglée

“Nada” devrait définitivement réconcilier Chabrol avec son public, tout d'abord horrifié par “La décennie prodigieuse” et pas tout à fait convaincu par les redites des “Noces rouges”. “Nada” est un film dense, complexe, plein de charme et d'humour; pour tout dire un film captivant. C'est aussi un film bien ambigu, mais cela c'est une toute autre histoire.

Avec “Nada”, Chabrol délaisse ce monde qu'il aimait dépendre de film en film: celui de la petite ville de province, avec sa bourgeoisie et ses passions secrètes. Ici, les deux groupes en présence sont à la fois mieux définis et plus vagues puisque l'on retrouvera face à face quelques “desesperados” d'extrême-gauche et l'énorme appareil policier et politique de l'Etat.

Le film se subdivise, quant à lui, de façon très classique en trois parties. La première nous fait assister à la lente préparation de l'enlèvement de l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris que projettent quelques extrémistes de gauche à l'idéologie d'ailleurs passablement floue. Ce premier volet s'achève avec la capture de l'ambassadeur dans un lupanar de luxe, pour nous faire basculer tout de suite après dans la seconde partie. On verra alors les pouvoirs publics à l'oeuvre et la façon dont la police opère. Ces deux parties s'équilibrent l'une l'autre, se répondent parfaitement. Terreur et violence se contrebalancent de façon assez surprenante. Pour ce qui est de la troisième partie, maintenant, elle tente de faire la part des choses pour finalement montrer que les violences s'annulent mutuellement. Image d'un symbolisme un peu gros qui clôt un film par ailleurs génial.

Car Chabrol, à l'opposé de Jean-Claude Lord, sait mettre son monde en place; il sait nous faire découvrir les personnages, leur donner une certaine profondeur. On ne peut pas manquer de se laisser prendre par cette façon très subtile qu'a Chabrol de relier ensemble les différents fils de l'histoire, nous faisant aller imperceptiblement de l'un à l'autre, pour nous donner finalement



un univers d'une étonnante densité.

Mais là où Chabrol est inconstamment à son meilleur, là où il sait se montrer le plus mordant et aussi le plus juste, c'est lorsqu'il

nous fait découvrir ces influents personnages de l'Etat que sont le ministre de l'Intérieur, son chef de cabinet et le commissaire de police. Les rapports qui existent entre eux, la façon qu'on a de se renvoyer la balle

lorsqu'il s'agit d'assumer certaines responsabilités font penser à ces autres séquences que l'on trouvait dans “Par le sang des autres”. Avec Chabrol, cependant, cette peinture en devient cinglante.

Mes réserves portent sur la troisième partie qui m'apparaît malgré tout importante ne serait-ce que parce que Chabrol laisse apparaître une petite pointe de cynisme. L'ennui, malheureusement, c'est que le dénouement me semble, comme je l'ai déjà dit, symboliquement un peu gros. On ne croit plus alors ni au terroriste rescapé ni au commissaire de police à qui on a gentiment conseillé d'aller assouvir ses instincts sur les nègres des (ex-)colonies. Chabrol, sciemment, brouille les pistes. C'est peut-être dommage, mais ça a au moins le mérite de montrer que rien n'est toujours très clair, et que les motivations sont souvent complexes.

Reste, néanmoins, une machine qui fonctionne à merveille. “Nada” est un admirable spectacle qui dure, pour notre grand plaisir, plus de deux heures. On en reparlera.

Livre

Mgr Tessier, précurseur du cinéma direct!

Le cinéma québécois, pour plusieurs, cela a commencé lorsque la “petite québécoise” eut la bonne idée de se déshabiller à l'écran. C'est “Valérie” et cela nous ramène en 1959, c'est-à-dire au début de l'aventure toute commerciale de notre cinéma.

Pour les plus vieux, et les historiens de ce cinéma, les débuts remontent un plus loin cependant. Car avant, il y avait eu “Le Père Chopin”, “La petite Aurore, l'enfant martyre” et quelques films de la même trempe. Cela nous ramène alors en 1953 et à la “préhistoire” du cinéma québécois. Mais avant?

Avant, on a l'impression que le cinéma québécois n'existait pas. Certes, ce qui s'est fait au Québec, ce qui s'est tourné par des Québécois depuis qu'Ernest Ouimet s'est mis à faire ses petites actualités, le cinéma qui s'est donc fait ici depuis 1920 n'avait rien de par-

ticulièrement commercial. Ce n'était d'ailleurs pas du cinéma de fiction, et puis c'était l'oeuvre de cinéastes isolés. Deux bonnes raisons pour l'ignorer.

L'histoire de la “préhistoire” du cinéma québécois reste donc à écrire, ou plutôt à découvrir tout d'abord, car il y a un énorme travail de déblayage à entreprendre au préalable. C'est dire toute l'importance de la nouvelle collection que vient de lancer Les Editions du Boreal-Express sous le titre “Documents, filmiques du Québec”.

Cette collection, dirigée par Léo Cloutier et Jean-Louis Longtin, nous vient de Trois-Rivières. Rien d'étonnant alors que le premier volume paru dans cette collection soit consacré à Mgr Albert Tessier, qui s'est maintenant retiré dans son domaine, Tavibois, près de Trois-Rivières. Et que le deuxième volume annoncé sera une filmographie des films sur Maurice L. Duplessis.

Mais qu'on ne se méprenne pas, ces documents visent plus généralement à nous faire découvrir les cinéastes

de tout le Québec qui sont à l'origine de notre cinéma. Et, aussi curieux que cela puisse paraître, ils sont nombreux. Cette collection devrait donc nous réserver plus d'une découverte. Quant à la première, celle qui a nom Albert Tessier, disons qu'elle est tout simplement taillée.

Car Albert Tessier faisait sans le savoir, longtemps avant qu'on n'en parle, du cinéma direct. Quand à Michel Brault, s'il a donné ses véritables lettres de noblesse à cette technique particulière de la caméra portée, il faudra maintenant lui ajouter un précurseur: Mgr Albert Tessier.

Tessier, c'est d'ailleurs un nom que l'on retrouvera bien souvent, un peu partout. On parle de Félix Leclerc, mais c'est lui, Albert Tessier, qui, le premier, éditera sa fameuse série des “Adante, Allegro, Adagio”. C'est Tessier, d'autre part, qui donnera son nom à la Mauricie. C'est lui qui réalisera, peut-être le premier, la force et l'impact de l'image comme moyen d'animation. Car, comme le dit fort bien René Bouchard dans la préface à sa “Filmographie”, le trait dominant de

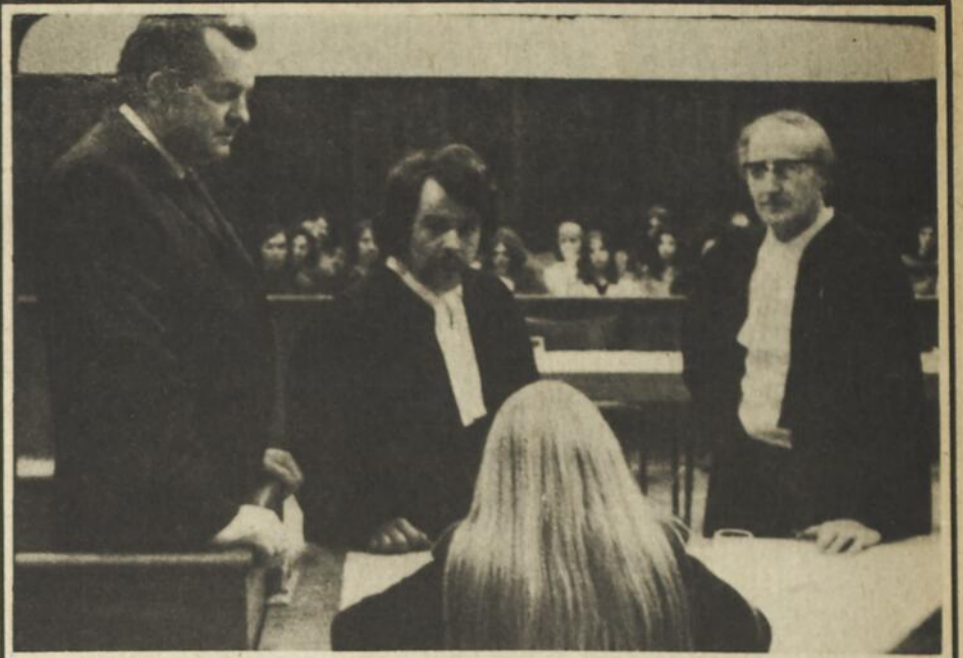
la personnalité de Tessier, c'est l'animation. “Homme d'action et méthodique, il constate la déficience et l'anémie culturelle de notre société et, ne voulant pas s'enfermer dans l'abstraction de l'homme universel, il décide d'agir à partir de la réalité régionale.” Ce qui provoquera une action et la compilation de documents aujourd'hui absolument inestimables.

Photographe tout d'abord (il signera Tavi), l'image lui apparaîtra donc très tôt “comme moyen de révéler la dignité et l'authenticité du peuple et de nommer en tout et par rapport à tous la réalité québécoise”. Le cinéma, lorsqu'il le découvrira en 1925, servira aux mêmes fins: donner à l'imagination d'une collectivité la possibilité “de projeter le visage de son pays et d'en déduire sa valeur d'être”. Caméra à l'épaule, il filmera ces images d'un Québec qui lui apparaissait impérieux de découvrir.

A partir de là, il y aurait naturellement beaucoup à dire sur ce “cinéaste” québécois chez qui l'on retrouve plusieurs des “tendances actuelles” du cinéma. Instinctivement, il les avait découvertes. René Bouchard consacrera près de 180 pages à déblayer l'importante oeuvre cinématographique de Tessier. Il la divisera en quatre catégories: scènes de vie en forêt; films-thèmes; vie et éducation familiale (il s'occupait en effet des Instituts Familiaux); personnages et régions.

À l'intérieur de chacune de ces catégories, chacun des films sera présenté de la manière suivante: fiche technique, résumé, commentaires de Mgr Tessier, intertitres du film et résumé. Sans oublier naturellement la très abondante illustration. On peut juste regretter que l'auteur n'y ait pas ajouté ses réflexions critiques. Mais le travail entrepris ici est déjà énorme. Il faut donc savoir gré à René Bouchard, non seulement de nous avoir fait découvrir cet homme, qu'on est content de retrouver, mais d'avoir ouvert la voie aux recherches historiques sur notre cinéma. Et là, le travail ne manquera pas.

Un livre à lire, et aussi à regarder tant l'illustration est magnifique.



“Au Bout”, du cinéma comme on n'ose plus en imaginer

Je parle un peu à contre-cœur du premier long métrage “pour adultes” de Roger Laliberté, “Au Bout”, qui a pris l'affiche au Studio A des Cinémas du Vieux-Montréal. J'en parle à contre-cœur parce que c'est là le genre de film devant lequel on ne peut faire autrement que de se montrer méchant, sinon féroce. “Au Bout” est un film absolument insupportable, qui nous ramène aux projections héroïques (pour les spectateurs) de “La terre à boire”, et qu'on a hâte de vite oublier. Et pourtant, il se cache derrière la production de ce film toute une aventure qui reste malgré tout attachante et qu'on aurait aimé défendre ici.

“Au Bout”, en effet, n'est pas un film comme les autres, même s'il connaît aujourd'hui — mais pour seulement une semaine — une sortie commerciale des plus traditionnelles. “Au Bout”, c'est avant tout et surtout une longue aventure solitaire, placée sous le sceau de l'obstination et marquée de cet indéfectible amour du cinéma que l'on peut retrouver encore aujourd'hui. Il appartient à cette race de films que l'on voit faire envers et malgré tout, c'est-à-dire en surmontant les obstacles les uns après les autres, méthodiquement, patiemment. Cinéma-héroïque s'il en est, il demeure donc à la portée de tous... à condition de montrer une passion sans limite pour le cinéma. Et Roger Laliberté, de toute évidence, en a revendiqué.

Mais qui est donc ce Roger Laliberté? Un curieux et surprenant personnage si l'on en croit “Les petites misères sans grandeur d'un cinéaste méconnu”, ce long monologue autobiographique de Laliberté que Michel Brûlé publiait il y a un peu moins d'un an dans la revue “Cinéma/Québec”. Curieux, mais finalement combien semblable à tous ces autres qui ne craignent pas de tout investir — énergie comme argent — pour satisfaire leur passion secrète. Et pour Laliberté, cette passion s'appelle cinéma.

En un peu moins de deux décades, ce Saguenayen de quarante ans qui émigra à Montréal pour devenir monteur à Radio-Canada, produira et réalisera trois longs métrages pour enfants (“Le diamant bleu”, “Les aventures de Ti-Ken”) et “Ti-Ken et les plans mystérieux”, un court métrage (“La critique est aisée”) et, tout dernier en date, un long métrage “pour adultes” (“Au Bout”). Mais, pour arriver à survivre, c'est-à-dire à ne pas se laisser dévorer par nos distributeurs à l'appétit plus que coriace, il fonde sa propre maison de distribution, Ciné-Loisirs, qui se chargera de faire circuler sa petite production. Et comme si tout cela ne suffisait pas, il est également propriétaire d'un cinéma à Anse, ville de bûcherons qui préfèrent résolument “Des roses blanches pour ma soeur noire” au “Parrain”!

On s'imagine alors avoir affaire à un habile entrepreneur aux ruses multiples; on découvre au contraire quelqu'un qui dissimule mal une grande timidité et qui encore plus de mal à camoufler son extrême nervosité à l'approche de la sortie “en grande” de son film. Et oui! Roger Laliberté est aussi un cinéaste comme les autres. Avec cette différence, c'est qu'il fait tout lui-même. Comment donc s'est-il embarqué dans cette exténuante entreprise qu'est “Au Bout”?

Cela a commencé il y a plus de trois ans. Il voulait faire un film “pour adultes” parce qu'il avait des choses à

dire (malheureusement!), en particulier sur la justice et la façon dont elle se comporte face à une certaine jeunesse délinquante. Il avait des comptes à régler avec cette justice plus prompt à punir qu'à essayer de trouver les causes du mal. Or, comme il le dira pompeusement par deux fois dans son film, “le délit est la manifestation d'un problème”. Le message est là, il restera à le démontrer; ce que Laliberté s'emploiera à faire, laborieusement.

“Pour faire ce film, me dira-t-il juste avant la première, j'ai choisi des jeunes gens qui avaient des problèmes analogues à ceux que je décris dans le film; des jeunes qui manifestaient certains troubles de comportement face à la société. J'ai écrit un canevas, et j'ai demandé à ces jeunes gens d'imaginer des dialogues à partir de certaines situations que j'avais imaginées. Moi, je analysais alors les pensées. Et aussi invraisemblable que cela puisse paraître, cela a donné un film moralisateur”. Ce qui est peu dire, tant le matraquage à grands préceptes redondants se révèle énorme. Mais redonnons la parole à Roger Laliberté.

“C'est donc un peu un film du genre cinéma-vérité. Le tournage s'est étalé durant deux ans et demi, ce qui allait poser pas mal de problèmes, mais on ne pouvait pas aller plus vite. J'ai financé entièrement ce film qui m'a finalement coûté \$50,000. S'il existe une faiblesse au film, c'est la post-synchrone, car j'ai dû post-synchroniser “Au Bout” avec des comédiens professionnels. Pourquoi? Parce que cela aurait été difficile de tourner le film en son-synchrone avec des comédiens sans expérience; ils s'expriment mal.”

C'est effectivement une des faiblesses du film. La musique qui martèle continuellement l'action en est une autre, parmi tant d'autres... Mais non, je ne vais pas me mettre à parler du film. Je l'ai oublié. Disons simplement que vous y trouverez plusieurs bandes de motards; Les Missiles de Jonquière, Les Québécois de Granby et Les Green Hornets de Sherbrooke. Leur présence devrait mousser la diffusion du film en province. Serait-il donc du genre futé ce Roger Laliberté?

Mais avant de clore ce court chapitre de notre histoire du cinéma québécois, j'aimerais relever une idée assez astucieuse que l'on découvre vers la fin du film. Regrettons qu'elle ait été fort mal exploitée et encore plus mal rendue par des interprètes bien décidés à y mettre du leur.

Nous approchons donc du dénouement. On assiste au procès de deux jeunes motards. Ils sont accusés d'un crime qu'ils n'ont évidemment pas commis. Cela, tout le monde semble le savoir mais il s'agit de protéger le fils du juge qui... préside le procès. On demande à ce dernier de se désister à cause des liens qui l'unissent à l'un des témoins; il refuse. Les sentences pour outrage au tribunal pleuvront. Et l'avocat de la défense a un curieux air de ressemblance avec Me Robert Lemieux. Tout cela vous rappelle-t-il alors quelque chose?

Ceci dit, je vous épargne tout le reste. Et maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre la suite des aventures de Ti-Ken, un héros qui s'inscrit mieux dans l'univers de Roger Laliberté.

... et des projections comme on aimerait ne plus en avoir

Il y aurait beaucoup à dire sur la qualité souvent lamentable des projections que nous font subir certaines salles de cinéma de Montréal (je n'ose pas toucher ici aux salles de province). Je m'arrêterai aujourd'hui au petit supplice que j'ai dû subir l'autre jour, en compagnie de plusieurs autres, dans la petite salle des Cinémas du Vieux-Montréal. Toute la partie droite de l'écran était continuellement hors-foyer, alors que le son était lamentablement déformé à cause d'un projecteur légèrement pressé. C'est ainsi, en particulier, que la chanson de Jacques Michel que l'on entend au tout début du film, “Au Bout”, en était devenu presque méconnaissable.

Vous allez naturellement penser que ce

sont là des défauts du film. Et bien non! J'ai eu la chance de pouvoir voir tout le début du film ailleurs; l'image était alors claire, et le son excellent. Je ne comprends donc pas qu'un cinéma qui s'est toujours piqué de montrer des films de qualité puisse tolérer des projections aussi lamentables. Car, m'a-t-on dit, “L'invitation” de Claude Goretta, qui était projeté dans la même salle, a été logé à la même enseigne. On s'étonne ensuite de voir les gens boudier les Cinémas du Vieux-Montréal! On s'étonne aussi que certains n'aient pas su apprécier à sa juste valeur ce merveilleux petit film! Mais que voulez-vous donc que les gens fassent quand on a pris soin de vous saboter au préalable la projection.

“C'EST LE GRAND JOUR...” 14e semaine 14 ANS
Univers de Michel Tremblay!
IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'EST
Un film de ANDRÉ BRASSARD
JEAN-TALON FLEUR DE LYS CINÉMA DE PARIS

“ON NE PEUT PAS VIVRE AU QUÉBEC EN 1974 SANS AVOIR VU ‘BINGO!’”
René Homier-Roy, “Bon Dimanche”
LES FILMS MUTUELS présentent
UNE PRODUCTION PIERRE DAVID JEAN CLAUDE LORD
BINGO
UN FILM DE JEAN-CLAUDE LORD
avec REJEAN GUENETTE • ANNE-MARIE PROVENCHER
CLAUDE MICHAUD • ALEXANDRA STEWART • GILLES PELLETIER
JANINE FLUET • MANDA PARENT • ROGER LABEL
PIERRE VALCOUR • MARCEL SABOURIN • JEAN-MARIE LEMIEUX
et JEAN DUCEPPE
2e SEMAINE!
PAPINEAU LAVAL PARISIEN
VERSAILLES GREENFIELD PARK FAIRVIEW
REX MASKA PALACE
SAINT-JÉRÔME SAINT-HYACINTHE GRANBY
CAPITOL VÉNUS LE PARIS
SAINT-JEAN JOLIETTE VALLEYFIELD

EN NOMINATION POUR 5 OSCARS
dont celui du Meilleur film
AU BOUT DE L'ÉBLOUISSEMENT, CRIS ET CHUCHOTEMENTS EST UN FILM EXCITANT, TROUBLANT, PROVOQUANT ET CONSTAMMENT STIMULANT
— André Leroux —
ETUDIANTS: \$1.00
Sur semaine: 7 h 30
Dimanche: 3 h et 7 h.
Cris et Chuchotements
Version française de “CRIES and WHISPERS”
5550 Sherbrooke, w 489-5559
salon bleu

SALLE RESNAIS
TERRORISME! 18 ANS Adultes
Du sang neuf dans le film policier
Un Chabrol époustoufflant, mené à un train d'enfer
UN FILM DE CLAUDE CHABROL
NADA
1.00; 3.10; 5.20; 7.30; 9.45

eiysee
35 MILTON / 842-6053
SALLE EISENSTEIN 14 ANS
LA RÉVÉLATION DU FESTIVAL DE CANNES
REJEANNE PADOVANI
un film de Denys Arcand

L'art et la manière

Robert Marteau

De la banalité quotidienne à l'environnement sublunaire

Espace 5 est une nouvelle galerie établie au sous-sol de la tour Cartier. En ce moment, quelques-unes des formes de l'art culturel et conceptuel à la mode y voisinent avec des toiles abstraites. Il ya trop d'artistes et trop peu d'oeuvres de chacun pour qu'on puisse nommer qui que ce soit ou savoir si quelqu'un va au-delà des intentions. On peut espérer qu'un jour prochain, cette galerie, très moderne et bien aménagée nous permettra un découverte.

Chez Martal, pas d'exposition particulière: une huile et une gouache de Minaux, un des rares figuratifs de grande qualité qu'on puisse rencontrer aujourd'hui; un pastel de Gérard Tremblay, dont l'oeuvre si personnelle et si affirmée demande une chronique particulière: une tapisserie de Monique Mercier, des gravures et des lithographies de Sarah Gersovitz, deux artistes dont il faudra reparler.

ALEX KATZ

Alex Katz, américain des États-Unis, expose seul chez Malborough-Godard. Il appartient à cette famille de peintres qui traitent la banalité quotidienne selon une facture renouvelée du naturalisme et du réalisme. On y use de la technique propre à l'affiche publicitaire et au gros plan cinématographique. La recherche du vide y est très concertée et extériorisée; elle n'a rien de commun avec les voies de l'Orient. Pourtant, deux lithographies, *Late July II* et *Swamp maple II*, ont la fluidité rêvée des encres de la Chine. Katz a du

métier, un dessin de la décision dans le dessin. On peut trouver les racines de cet art dans une certaine peinture américaine du dix-neuvième siècle et chez les préraphaélites, sans qu'y subsiste aucune trace naïve ou sentimentale. On songe encore à Coleville, mais sans l'intensité dramatique par laquelle ce dernier nous attire et nous émeut.

CHARLES LEMAY

Une révélation: Charles Lemay à la Galerie Corbeil. Le peintre a intitulé une de ses toiles *Visitation*. Rien de mieux que ce titre pour nous introduire dans la transparence d'une telle oeuvre, où les personnages légèrement esquissés viennent d'ailleurs, de nulle part, et d'ici. - visiteurs inconnus, anonymes et communs, silhouettes qu'un peu d'ocre teint, que tache une touche bleue, qui naissent ainsi de l'immense solitude du monde. Rien pourtant ne pèse et vous écrase. C'est comme l'envers du silence, et c'est l'envers de la neige, dont on voit le plumetis pareil au duvet des oies, avec toutes les nuances grises, roses, que les oiseaux cachent sous leurs ailes. La toile est peinte avec cette suavité qui enchantait Chardin. La liberté s'allie au raffinement. La surface est une paroi sensible où la lumière ne s'épuise pas. C'est sa terre, sa neige, ses plaines, son ciel, son pays que Lemay a transfigurés. Au plus secret de lui-même, il les a invités, par eux il est visité, et il les restitue à l'aube du jour. On ne se préoccupe pas de savoir si l'espace de Lemay est abstrait: c'est son espace intérieur et vivant qu'il nous a rendu visible.

Les personnages apparaissent comme ponctuation d'une phrase musicale. On ne sait pas s'ils vont demeurer là. Ils passent, mais l'immobilité de la peinture les retient. Je me souviens d'une toile que j'ai particulièrement aimée: dans le blanc, des gris tourterelle; de part et d'autre de deux bandes fluides où le jaune frange en haut le vert, deux personnes, deux riens, deux monades. J'ai retenu le titre: *Si la rivière venait à sécher...* Voilà: qu'arriverait-il?... Pas un brin de pédanterie, de didactisme, de scientisme, chez Lemay. Il n'enseigne rien, il n'a pas de message, mais ses toiles sont comme l'ombre de ces messagers qu'on appelle aussi les anges.

IVANHOÉ FORTIER

Treize reliefs en acajou du sculpteur Ivanhoé Fortier sont exposés du 14 mars au 9 avril sous les auspices du Musée des beaux-arts de Montréal dans le hall 2020, rue Université. "Le thème *Le voyageur de l'espace* développé dans ces reliefs en acajou est ma vision de l'environnement sublunaire, déclare Fortier. Par la suite je donnerai, en ronde bosse, le cinématisme de ce voyageur de l'espace." Il faut dire tout de suite que par son beau métier de sculpteur Fortier fait affleurer du bois un micromonde d'une grande musicalité. La connaissance de son matériau le conduit à délivrer des rythmes qui s'engendrent par spires et sobres volutes, les ondes propagées donnant cette vie par laquelle la matière accède à l'oeuvre. Le bois devient entre les mains de Fortier une harpe

éolienne. Un peu de notre poids consent à nous abandonner; nous respirons avec plus d'ampleur et en nous s'instaure une sérénité que ne crisper plus le temps des horloges. A leur mécanique il a substitué le mouvement organique et ondulatoire auquel obéissent, dans leur course, le sang, les astres, les planètes. Rien là de détaché, d'évanescence; la liberté y naît de la précision du geste.

ANDRÉ THÉROUX

L'ondulation précise de la ligne évite avec bonheur le fil du rasoir dans les toiles et les sérigraphies qu'expose André Théroux à la Galerie de Montréal. Par bonheur, aussi, Théroux parvient à ne pas se laisser enclorre dans la théorie, et cela grâce à une rare sensibilité aux couleurs, qu'il a l'air de juxtaposer mais qu'il accorde avec un sens raffiné des valeurs, jouant, modulant comme sur les cordes d'une guitare. Il aime les tons pastels parmi les mauves, roses, lilas, bleus, verts, turquoises. C'est une peinture orphique par son aspiration musicale. C'est une peinture suave avec un rien de citron et d'ironie. C'est une peinture féminine, totalement; et tout entièrement vouée à la lumière de l'eau, au convexe, au concave, au coeur, à l'arc, aux lèvres, au sein. C'est l'été, c'est l'aurore... Encore un instant de bonheur, demandait Montherlant... Accompagne l'exposition un album de cinq sérigraphies tirées à cent exemplaires dans l'atelier de Ronald Perreault. Titre: *Sérigraphies 77*.

Formart, un bel instrument de diffusion culturelle



par Ginette Deslauriers

Les maisons d'édition, ces entreprises anonymes qui suscitent respect, crainte, méprise, ou qui nous indiffèrent, selon le cas, provoquent rarement l'enthousiasme. Pourtant, seul ce terme convient pour qualifier mon état d'esprit après une entrevue avec le directeur des Éditions Formart, René Derouin.

Cet homme simple et chaleureux sait, par dessus tout, nous communiquer sa foi profonde dans le travail qu'il accomplit avec une équipe tout aussi dynamique. Parlant de sa carrière de graveur, métier qu'il exerce toujours, il s'est défini comme un marginal. Marginal, il l'est de façon radicale en ce sens qu'il n'est pas l'homme des sentiers battus, l'homme à la remorque de la tradition. C'est un créateur au sens littéral du terme. Il innove, non par jeu ou par défi, mais par conviction en des valeurs qui s'incarnent dans un milieu bien vivant: le Québec. Au jour le jour, des artisans, manches relevées et mains à la pâte, s'emploient à transformer la matière en objets d'art, à nous créer ainsi un patrimoine culturel. En hommage à ces hommes et à ces femmes d'ici, René Derouin a conçu, il y a trois ans, une collection intitulée *Initiation aux métiers d'art du Québec*, une initiation à la joie de créer.

Des cours mais visuels

Cette collection vise précisément à "faire connaître à un large public les diverses techniques des métiers d'art par

l'intermédiaire d'artistes québécois de renom. "Elle n'est pas la seule réalisation de Formart, mais assurément sa plus importante jusqu'à maintenant. L'intérêt de cette collection tient à l'originalité de sa conception et au rôle qu'elle s'est donné. Édité en boîtiers de six cours chacun, la collection complète comprendra trente cours. Un coup d'oeil à ces publications, et nous sommes immédiatement frappés par leur caractère essentiellement visuel. Enfin, voilà des documents qui respectent bien la spécificité de l'objet qu'ils nous présentent. En effet, la particularité de ce matériel de diffusion consiste dans une formule utilisant trois modes d'expression: une brochure expose un métier d'art par la médiation d'un artiste reconnu qui exerce ce métier sous nos yeux. Joint à cette brochure, nous trouvons un dépliant-affiche comprenant quarante photos en couleurs de l'artiste au travail. Enfin, un jeu de quarante diapositives complète ce matériel d'information et de formation.

Par sa forme même, cette publication qui ne s'adresse pas uniquement à un public spécialisé, appelle une utilisation adéquate pour donner son rendement maximum et atteindre le but qu'elle s'est fixé. Malheureusement, ext-ce dû à la nouveauté de ces documents, les ressources de ceux-ci sont peu exploitées. Si on les retrouve dans la plupart des maisons d'enseignement (écoles secondaires, CEGEP et écoles d'art), les professeurs et les étudiants n'en tirent pas toujours le meilleur profit. La fonction essentiellement pédagogique de cette collec-

tion en fait un instrument précieux tant par sa qualité, par la simplicité de son mode d'emploi que par le caractère stimulant des illustrations.

L'homme et le métier

L'équipe qui a réalisé ce projet a su maintenir un remarquable équilibre entre l'information historique concernant chaque métier, la présentation de l'artiste-biographie et courte rétrospective de son oeuvre, et l'aspect proprement technique du métier abordé dans ses différentes phases. Nous sommes toujours situés au carrefour du métier et de l'homme, celui-ci donnant sens à celui-là, et inversement. La publication évite ainsi un double écueil: celui d'une analyse exclusivement thématique ou historique de l'oeuvre d'un artiste; celui également d'une étude purement technique qui verse trop souvent dans "les recettes de cuisine" propres à chaque médium, évinçant l'acte créateur et négligeant le but à atteindre: l'oeuvre. Les cours de cette série ne sont pas prétexte à créer des vedettes: le ton des brochures y gagne considérablement. Le choix de l'artiste à qui rien n'est demandé en retour: ni argent, ni matériel, ni oeuvre (ce qui tranche avec les précédents institués dans ce milieu), relève du consensus obtenu dans les milieux artistiques. Il n'est pas imputable à un ou à des membres de Formart. Grâce au sérieux de l'équipe, à leur compétence professionnelle et à la qualité de leurs réalisations, les artistes choisissent activement à la production de ces cours; ils reconnaissent en Formart non seulement un porte-parole de leurs intérêts, mais aussi un appui efficace grâce à son champ de diffusion. Les documents en question, tirés à cinq mille exemplaires, sont entièrement conçus, réalisés, édités et diffusés par Formart. La formation de graveur de René Derouin lui permet de rester en contact avec les différents techniciens - photographes, imprimeurs, etc. - qui travaillent à la réalisation de chaque projet. Ce qui renforce l'unité de l'équipe et assure un meilleur résultat.

Ce matériel audio-visuel unique en son genre a éveillé l'intérêt du milieu anglophone - une traduction anglaise sera publiée au cours de l'hiver 74 - et des milieux francophones d'Europe. Déjà plusieurs maisons d'enseignement en France diffusent la collection *Initiation aux métiers d'art du Québec*. Formart répond enfin à un besoin de diffusion culturelle spécialisée, dépassant ainsi la publication de prestige pour "gens cultivés".

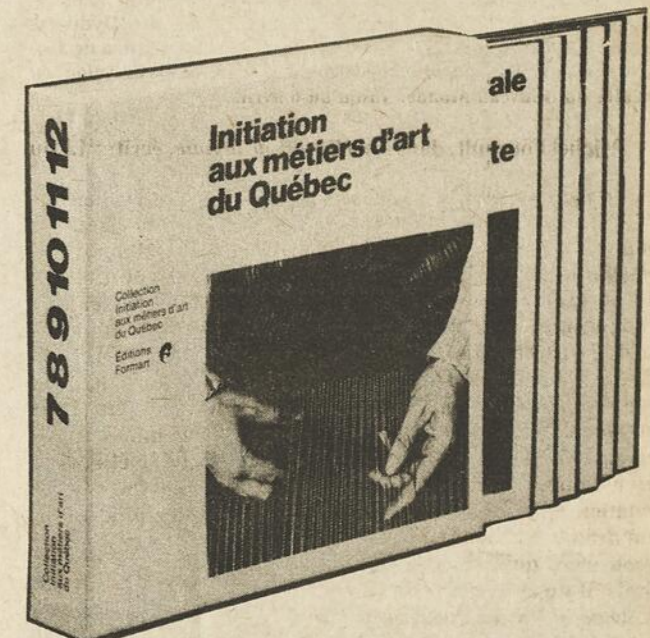
La voie du multiple

La publication des trente cours de la collection *Initiation aux métiers d'art du Québec* signifiera-t-elle la fin des éditions Formart? Pour répondre à cette question, René Derouin nous expose des projets déjà réalisés ou en voie de réalisation qui témoignent du rôle que s'est donné la maison Formart: par voie du multiple - c'est-à-dire par une diffusion qui tend à rejoindre un large public -, rendre le milieu québécois sensible au travail de transformation de la matière, aussi bien dans le secteur artisanal qu'industriel, comme facteur de développement de la culture québécoise.

A l'actif de Formart, on compte déjà les productions réunies sous le titre *La révolution industrielle*. La série *Organisation de l'entreprise*, documents audio-visuels réalisés l'an dernier pour le Ministère de l'Éducation, traitent de la transformation des matériaux dans l'industrie. Une troisième collection, *Art et participation*, sera consacrée à l'édition de manuscrits provenant de l'extérieur, c'est-à-dire non rédigés à Formart même. Une première réalisation dans cette voie fut la publication, en décembre 1972, de *L'industrie des métiers d'art au Québec* de Yvon Leclerc et Michel Nadeau. Enfin, une histoire de la gravure au Québec est déjà en préparation.

Un défi réalisé

Face à de tels projets, à de telles réalisations, comment ne pas être enthousiasmé? On demeure fasciné par l'esprit et le dynamisme qui ont rendu possible cette entreprise. Formart nous redonne foi et respect dans cette technique de diffusion qu'est l'édition. Nous initier à la joie de créer en nous rendant sensibles à ce qui se réalise de créateur dans notre milieu, quel programme! Cela exige un réel souci de conciliation de tous les éléments, de toutes les données en présence: matériaux, techni-



ques, artisans, créateurs de toutes sortes, et public. Si, de plus, on songe aux difficultés d'imposer dans un milieu défini quoi que ce soit d'inhabituel et d'unique, quel poids de méfiance et d'inertie ne doit-on pas vaincre? Ce défi, l'équipe de Formart l'a pourtant relevé. N'allons pas grossir le rang des timorés ou des indifférents. Créer, ce n'est pas toujours et nécessairement une réalité pour les autres et un rêve pour nous. Formart nous y invite!

les chaînes du petit écran

Jacques Godbout

Peut-être mourrons-nous de narcissisme électronique

"Les ingénieurs ne veulent pas entendre parler de l'humanité. Ils sont les négriers de notre époque".
Pierre Perrault dans *L'Art et l'État* (Parti-pris).

C'est curieux comme des conversations de collègue nous reviennent tout à coup à la mémoire: notre professeur de philosophie avait abordé le thème de la liberté avec l'exemple des boissons (Dieu sait pourquoi!) Nous discussions de la dimension réelle

de la liberté que nous donnait le grand choix des eaux gazeuses: un Coca-cola, un Pepsi, un 7up, un nectar mousseux Christin... c'était vraiment ça, la liberté! En Russie, sûrement, ils ne pouvaient être aussi libres que nous et devaient se contenter d'une seule eau sucrée d'État.

Vingt ans plus tard, un professeur de philosophie choisirait, pour aborder la liberté, la question du câble qui multiplie les canaux de

télévision. Hier vous aviez droit à deux postes, puis vous en eûtes quatre, vous en avez neuf, vous en aurez vingt-quatre, et peut-être avant la fin du siècle, quatre-vingt-quatre. Peu importe que les émissions vous parviennent déjà en U.H.F., en V.H.F., par câble, par antenne ou par satellite, on vous sert sur un plateau un très grand nombre de mets.

En fait, plus les jours passent, plus les horaires et les grilles de télévision (télé-presse, TV-Hebdo...) ressemblent à ces incroyables menus de restaurant qui ont quatre volets, cinquante sortes de sandwich et s'affirment indifféremment spécialisés en plats chinois, italiens, canadiens d'autant plus que le cuisinier est grec. Devant ces menus, on peut se demander: est-ce ça, la liberté?

Or étions-nous plus libres quand Radio-Canada avait le monopole des ondes? Le lundi matin, dans l'autobus, des plâtriers, des étudiants, des secrétaires, des cols blancs discutaient du même téléthéâtre. Ils communi-

quaient, parce qu'ils avaient la télévision en commun. Sommes-nous tous devenus plus libres parce que nous pouvons chacun regarder une émission différente?

Qui programmera?

La tendance des cinémas (et bientôt des postes de télévision) est à la spécialisation. Qui dans le crime, qui dans le sexe, qui dans la comédie: le téléspectateur, lui, fera du magazine... du lèche-petit-écran, choisira de se distraire, de s'instruire, de se masturber, c'est selon.

Plus les communications se subdivisent en secteurs

spécialisés, plus le peuple devient un système de publicsclos; y gagne-t-on vraiment en liberté?

La concurrence, bien sûr, entre les producteurs d'émissions est saine; autrement n'est-ce pas, c'est à des programmeurs éclairés qu'il faudrait confier l'antenne unique. Or il faut toujours se méfier des programmeurs éclairés qui veulent votre bien; parce qu'ils finissent par l'avoir. D'ailleurs qui seraient ces programmeurs éclairés?

Des sociologues? Des psychologues? Des curés? Des censeurs?

Par contre, ce n'est pas parce que la technologie nous offre le câble et quatre-vingt canaux qu'il faut les accepter. La technologie nous permettrait de couper en deux ans tout le bois de nos forêts, est-ce une

raison pour le faire? La technologie nous permettrait de ne construire des villes qu'en gratte-ciels et en parkings. Est-ce une raison pour s'y lancer?

C'est quand une civilisation se soumet aux dictats de sa technologie qu'elle crée des esclaves. Pierre Juneau, président du CRTC, a dit du câble qu'il était un cancer. Un cancer, c'est une croissance inutile et incontrôlée de cellules qui finissent par tuer un organisme sain.

Une semaine de silence

Une analyse sérieuse de paramètres culturels pourrait nous dire les dimensions

psychiques acceptables: limiter le nombre de postes de télévision n'est pas ridicule que limiter la vitesse sur les routes, même si techniquement les voitures peuvent aller plus vite que cette vitesse permise.

Autrement, laissant s'installer le câble et proliférer les diffuseurs, nous aurons tôt fait d'épuiser nos ressources culturelles (qui ne sont pas moins inépuisables que le pétrole) et de nous soumettre corps et âmes aux chaînes étrangères. La liberté, je me souviens maintenant, nous l'avons définie comme pouvant s'exercer pleinement à deux

conditions: que l'on nous offre plus qu'une seule boisson, mais qu'on se tienne en deça de la saturation.

Ce que les ingénieurs du câble nous proposent, c'est le loisir à la chaîne riviés chacun devant un poste qui nous ressemble, nous mourrons de narcissisme électronique.

Et pour prendre conscience des dangers du cancer, je propose que l'on institue un *Semaine nationale de la Télévision*. Cette semaine-là, les écrans seraient éteints et silencieux du lundi au dimanche, permettant aux êtres humains de reprendre enfin goût à la parole.

LEÇONS DE PIANO

THÉORIE SOLFÈGE

POUR INFORMATION

de 9.00 a.m. à midi

482-3399

ARTISANAT ET MATÉRIEL D'ART PLASTIQUE EXCLUSIF QUÉBÉCOIS À LA PORTÉE DE TOUS.

érable, cellophane, mosette, savon, liège, carton artisanal, siporex, etc. Écrivez à JACQUES DARCHÉ INC. rue Principale, KATEVALE, Qué. JOB 1W0 pour recevoir votre catalogue gratuit.

face à la musique

Pierre Prévost

Quand le plaisir s'assoupit malgré "La Création"

Joseph Haydn est le plus sympathique des compositeurs, et sa *Création* le plus délicieux des oratorios.

L'art savamment aimable, la manière finement employée, la science orchestrale discrètement montrée, de ce simple grand musicien, sont partout dans cette oeuvre.

L'argument - le livret - de *La Création* s'inspire de textes de la *Genèse*, remaniés par Milton, un autre poète anglais, Liddle, et le poète allemand Gottfried van Swieten. Il est cosmique et édenique: les deux premières parties racontent l'histoire de six premiers jours de la création du monde; la troisième, celle de l'existence idyllique d'Adam et Eve, avant la Fautte. Le tout selon les données bibliques et dans le goût assez douteux des poètes du 18e siècle.

Quand le génie transfigure

Il n'y a pas grand chose à retenir de ces histoires... sinon qu'elles ont servi de canevas à un génie. Ce ne fut ni la première ni la dernière fois.

Haydn a tout transfiguré par sa musique, au long de 34 numéros d'une extrême variété, introductions orchestrales, récitatifs, solos, duos, trios, chœurs, interludes harmoniques les vents! les cordes! - ensembles jamais trop longs mais électrisants, transpositions musicales de phénomènes naturels et d'évocations zoologiques, exquise réalisation, juste proportion des parties. - On songe irrésistiblement au Mozart du "singspiel", surtout de la *Flûte enchantée* donnée sept ans avant *La Création*.

Voilà pour l'oeuvre.

Son exécution? Elle est rare à Montréal. La plus éblouissante dont je me souviens est celle d'avril 1958, par l'Orchestre des Festivals de Montréal sous la direction d'Igor Markevitch, avec Lois Marshall, Nicolas Gedda et Jan Rubes.

On a pu entendre de nouveau *La Création* de Haydn, mardi et mercredi soirs à la salle Wilfrid Pelletier. L'Orchestre



La grande cantatrice Maria Callas sera à la Salle Wilfrid-Pelletier jeudi prochain à 20h30.

symphonique de Montréal était dirigé par Rafael Frühbeck de Burgos, qui deviendra son directeur musical à l'automne de 1975; les solistes étaient Benita Valente, soprano, Robert Tear, ténor, et Simon Estes, basse; le chœur, nombreux (175 voix), avait été préparé par René Lacourse.

Une direction arbitraire

J'y étais, mardi. La soirée a été bien agréable pour moi et l'ami que m'accompagnait. Agréable sans plus. (On aura compris pourquoi j'ai voulu d'abord traiter de l'oeuvre, admirable, "telle qu'en elle-même l'éternité la change".)

Mon impression générale: une exécution honnête, bien en place en ce qui concerne l'orchestre et les chœurs, particulièrement réussie en ce qui touche les solos des vents... mais la plupart du temps dépourvue de l'aile de la poésie.

Le chef: tendu, bruyant de gestes, amant du détail au détriment de la synthèse, très convaincant mais par petits morceaux, arbitraire et souvent traînant dans le choix des tempos.

Benita Valente: tout à fait dans le style, pure et souple, mais sans grande personnalité.

Robert Tear: professionnalisme évident, une certaine vulgarité peu d'époque dans une telle oeuvre; probablement excellent dans les oratorios de Haendel. (Il n'y a pas de sous-entendu; j'aime beaucoup Haendel.)

Simon Estes: le soliste qui, des trois, m'a le plus favorablement impressionné: il est là, très présent; il ressent tout ce qu'il chante, il colore, il nuance: c'est avant tout un musicien.

Mardi soir, à la salle Wilfrid-Pelletier, l'ange de la musique était plus ou moins assoupi. Peut-être s'est-il éveillé à temps pour le concert du lendemain...

Le récital Mdivani Mesure et virtuosité

Les pianistes vont et viennent, partout de par le monde, innombrables: jeunes, moins jeunes et vieux; divers par la technique, le goût et le talent certains "virtuose" dans le sens restrictif, d'autres "musiciens" dans le sens absolu, quelques-uns à qui leur génie a fait trouver la pierre philosophale de la musique.

Il y en a d'autres. La pianiste soviétique Marina Mdivani que nous écoutons dimanche dernier est de ceux-là. Ceux qui cherchent à réaliser, justement, la synthèse de leur art et à qui la formule magique échappe encore.

Tous les pianistes — devrais-je écrire "hélas!" ou "tant mieux!"? — ne sont pas Horowitz, Rubinstein ou Kempff. Marina Mdivani n'est pas Gilels, même si elle fut son élève. Mais il est passé assez du maître en elle pour éclairer d'une lumière séduisante ses qualités innées d'exécutante et d'interprète.

Une brillante technicienne

Pour moi, elle est de ces rares artistes qui mettent leur virtuosité au service de la mesure.

Cela a été évident dimanche. Le programme - qui en est responsable? — pêchait par manque d'éclectisme. Les six pièces de l'opus 19 de Tchaïkovsky, les trois pièces des *Mois du péage* compositeur, et les six études de Liszt d'après Paganini, ne sont que de "la bonne musique superficielle". Le Tchaïkovsky, on ne l'exhume, avec raison, à peu près jamais aujourd'hui; le Liszt, on en abuse, ce qui est pire. Mais il y avait aussi l'admirable *Petrouchka* transcrit pour piano par Stravinsky lui-même, et en rappel deux intermezzi brefs et profonds de Brahms.

Marina Mdivani, tour à tour puissante et délicate, toujours claire, jamais mièvre, a passé à travers tout cela en brillante technicienne, presque sans accrochages, et en excellente musicienne.

Un Stravinsky splendide. *Petrouchka* nous a illuminés de ces rythmes colorés. L'orchestre absent, ce n'est qu'après coup que j'y ai pensé. Quant au Brahms, la sensibilité de cette jeune femme a donné tout leur sens à ces confidences précieuses.

(suite de la page 19)

Une rédaction adolescente

Et puis, pourquoi annoncer ainsi les citations? Pourquoi ne pas les laisser s'inscrire tout naturellement dans le contexte? La phrase de Francis Jammes peint ravissamment la jeune fille, mais notre plaisir s'en trouve gâché par l'introduction laborieuse qui en est faite.

Un autre aspect agaçant du livre: ce ton sentencieux, doctoral, presque définitif quand il est question des femmes. Se peut-il qu'un homme de quarante ans ait si peu de nuances et se donne aussi impunément des airs d'oracles quand il est question de "nous"? Les femmes réclament de la tendresse, mais toujours elles rêvent d'une grande passion; ce n'est que rendues au bout de leurs ressources nerveuses, quand elles éclatent en sanglots, qu'elles se satisfont de caresses qui ne sont pas amoureuses" (p. 29). De telles sottises sont navrantes. Quand donc comprendrez-vous, stie! Et pourtant, pour un homme qui se pique de connaître les femmes, il me semble qu'Emmanuel prête parfois à France d'étranges réactions. Le malaise est difficilement cernable, mais c'est un peu comme si, parfois, on sentait la transposition d'une situation analogue... les rôles ayant été inversés pour l'occasion. Emmanuel prêtant alors à France ses propres sentiments en un autre temps.

Georges Dor, "D'aussi loin que l'amour nous vienne", Léméac, Montréal 1974

les feux de la rampe

Gilbert David

Gauvreau au TNM: une demi-charge

"La Charge de l'original épormyable" de Claude Gauvreau. Mise en scène de Jean-Pierre Ronfard. Décors de Germain et costumes de Bernard Cournoyer. Eclairages de Jacques Sauriol. Son de Michel Beaulieu. Meubles et accessoires de Wendell Dennis. Avec Gilles Renaud (Mycroft Mixeudéim), Jean-Guy Viau (Becket-Bobo), Muriel Dutil (Marie-Jeanne Commode), Jean-Pierre Bergeron (Lontil-Deparey), Han Masson (Laura Pa), Michèle Magny (Dydrame Daduve), Robert Gravel (Lettasse-Cromagnon) et la figuration de Jacques Durand, Nicole Hubert et Claudette Ménard. Production du Théâtre du Nouveau Monde. Jusqu'au 6 avril.

Michel Foucault, dans son *Histoire de la folie*, écrit: "Là où il y a oeuvre, il n'y a pas folie". On peut donc supputer longtemps et mesurer et diagnostiquer l'homme Gauvreau, souscrire, si l'on y tient, à un jugement clinique qui regarde la psychiatrie, mais le plus important, c'est encore et toujours l'oeuvre... Un premier danger guette en effet l'approche de l'oeuvre dramatique de Gauvreau: la tentation de la reconduire au sein d'un drame de l'homme Gauvreau alors qu'il y a plus et pire! "Il y a les engagés, il y a les déçagés", voilà l'oeuvre et son enjeu.

s'accentue et l'étiquetage de l'original commence: les drogues que lui administrent les surnoisement Lontil-Deparey, Marie-Jeanne Commode, Becket-Bobo et Laura Pa, finissent par écarteler le héros épormyable: cet acte nous révèle alors une intense et ruilente activité poétique et laisse le poète écorché dans les tranches de la perte d'identité.

Un théâtre limite

L'arrivée impromptue de Dydrame Daduve à la fin de la deuxième partie introduit l'exploration et l'exploitation de l'amour durant le troisième acte. Le nouveau traquenard sera de taille: les quatre "juges" vont pousser la belle étrangère à manipuler Mycroft; ils se feront alors complices d'une mise à l'épreuve des obsessions sexuelles qu'ils lui prêtent en multipliant tout en les niant des scènes érotiques provocantes. Ces tentatives malsaines et méprisantes sont pourtant déjouées par Dydrame qui avoue, en fin d'acte, son amour à Mycroft.

L'intervention quasi chirurgicale de Lettasse-Cromagnon au quatrième acte achèvera la résistance héroïque de l'original; le sadique Lettasse-Cromagnon pousse Mycroft à enfoncer les portes centrales pour le bles-

ser et ensuite il exécute Dydrame dont les cris ne réussissent plus à alerter son amant affaibli et "guéri". La révélation du meurtre conduit Mycroft à tuer le sadique; quand les quatre constatent les résultats de leur machiavélisme, ils éliminent sauvagement Mycroft lui-même: ce dernier acte s'achève sur leur écrasement et inutile quête d'un égot pour tenter d'y engouffrer le cadavre du poète et du coup, leur propre déchéance.

Cette longue description des principales séquences de "La charge..." ne rend pas suffisamment compte de la valeur exceptionnelle du texte de Gauvreau. Moins lyrique et plus maîtrisé que dans "Les Oranges sont vertes", le langage nous ouvre les champs méconnus de l'écriture automatique, avec ses brûlantes échappées, excessives et confondantes. Bien sûr, il s'agit d'un théâtre-limite, comme Racine ailleurs en est un, ou plus près de nous un Arrabal ou un Beckett.

Un hommage maladroit

Si, donc, la pièce de Gauvreau est réellement épormyable, la production de Jean-Pierre Ronfard ne l'est pas toujours. Après avoir vu en répétition les deux premiers actes, je suis étonné de ne plus sentir sur la scène du

Nouveau Monde la vigueur et l'adhésion que l'équipe donnait alors à son interprétation. Est-ce dû à l'élargissement de l'espace, à la présence d'un public, je ne sais trop? Mais la pauvreté et la simplicité de la répétition m'avaient ému alors que maintenant je ne comprends pas cette perruque grotesque de quelque vaudouiste échevelé dont on affuble Mycroft; non plus d'ailleurs que son costume de satrape, robe de chambre luxueuse et seyante qui nuit passablement à la liberté du jeu, en particulier durant le repas, et qui ne cesse de me renvoyer à une image "papale" déprimante: c'est un hommage maladroit dont le personnage aurait pu se passer. Trop beaux, les costumes irréalistes les situations et comment leur démesure: en fait, ces costumes souffrent d'hypertrophie et d'une suspecte somptuosité. Le décor, lui-même, est loin d'être irréprochable: trop ouvert pour suggérer la "reclusion" que note pourtant le texte inédit de Gauvreau, il reste sage et mesuré, ni "sauvage", ni "primitif"; on y a tout juxtaposé: géométrisme des portes, suspension étoilée des câbles, coulées crayées et ameblement sec et chromé; on nage en plein space-opera!

Une mise en scène inégale

Gilles Renaud (Mycroft Mixeudéim) a heureusement d'excellents moments: je pense à toutes ses scènes devant le miroir, à ses délires

EN FRANÇAIS SEULEMENT

Une agence de voyages, dès sa fondation en 1956, décida de n'employer que le français. Depuis 18 ans jamais un mot d'anglais dans notre documentation ou nos ententes. Plusieurs employés ne savent même pas l'anglais...

Gageure dans une ville où l'anglais règne et dans un secteur aussi anglicisé que celui des voyages? On me l'a dit souvent, mais j'ai tenu bon.

Le succès a couronné cet effort. L'agence est vite devenue l'une des plus importantes et des plus fiables du Pays. La preuve est faite qu'en affaires le souci du français exclusif peut s'avérer rentable.

André MALAVOY

Pour vos voyages individuels
Pour vos tours organisés, notamment en Europe
(brochure sur demande) Adressez-vous à l'agence des Québécois

VOYAGES ANDRÉ MALAVOY INC.
La 1ère agence de voyages à n'avoir utilisé que le français dès sa fondation en 1956.
1255, rue Université
Suite 1220
Montréal H3B 3W9, P.Q. Tél.: 861-2485

AVEC **EcoVac VOYAGES**
J'AI LE GOÛT DES VACANCES
Tel: 843-8144
843-8247

Visitez l'Europe en automobile
Vous qui aimez voyager sans contrainte, faites-le ou volant de votre AUTOMOBILE, vous ferez découvrir ainsi les merveilles de l'EUROPE à votre famille...
A- Vente hors taxe d'un véhicule que vous pourrez ramener au Canada.
B- Plan financé Vacances (21 j. à 6 mois) voiture neuve, kilométrage illimité, assurance inter.
C- Location tous modèles, kilométrage illimité.
Notre devise: "les meilleurs prix, le meilleur service"
Demandez à votre Agence de Voyages ou demandez-nous notre catalogue
AIR FRANCE/EUROP AUTO
CITROËN - PEUGOT - RENAULT - SIMCA - FIAT - ALFA ROMEO - MERCEDES - V.W. MATRA - VOLVO - OPEL
5193 Côte des Neiges, Montréal, P.Q. 735-3083 et 735-0791

JEAN-MICHEL REY À L'UQAM
Dans le cadre du programme de maîtrise, le département des études littéraires de l'UQAM présente une série de séminaires du professeur Jean-Michel Rey de l'Université de Paris (Vincennes).
Mardi le 26 mars: *La littérature et le mal* de Georges Bataille
Jeudi, le 28 mars: *Amagramme* de Saussure.
Les séminaires auront lieu au pavillon Read, 420 ouest rue La Gauchetière, salle 7130, à compter de 17 heures. L'entrée est libre.

LES BELLES VACANCES 74
LE SOLEIL BRILLE SUR TOUTES CES DESTINATIONS...

DEPART/RETOUR	PAYS	DURÉE	PRIX	CODE
Du 9 au 16 avril	MARTINIQUE	1 SEM.	\$399.	TC
Du 11 au 18 avril	ACAPULCO	1 SEM.	\$349.	ST
Du 12 au 19 avril	BARBADE	1 SEM.	\$399.	ST
Du 13 au 20 avril	JAMAÏQUE	1 SEM.	\$287.	ST
Du 13 au 20 avril	PALM BEACH	1 SEM.	\$239.	TT
Du 13 au 20 avril	MIAMI	1 SEM.	\$239.	TT
Du 5 au 19 avril	BARBADE	2 SEM.	\$399.	ST
Du 6 au 20 avril	HAWAÏ	2 SEM.	\$471.	STT
Du 11 au 25 avril	ACAPULCO	2 SEM.	\$419.	ST

COMPRENANT: AVION - HÔTEL - TRANSFERT SERVICE DE L'HÔTEL

Avez-vous pensé à vos vacances d'été? Hâtez-vous.

VOYAGES NOLISES POUR PARIS
entre le 15 mai et 21 juin \$249. aller-retour
entre le 22 juin et 10 août \$289. aller-retour
entre le 13 août et 12 sept. \$249. aller-retour

LOCATION AUTOMOBILE
Pour votre séjour en Europe louez une automobile nous sommes dépositaire. AVIS - plus de 400 bureaux dans toute l'Europe.
Exemple: RENAULT 12-2 Semaines \$259.

TAXE COMPRISE — KM ILLIMITÉ LOCATION DE CAMPEUR
LIVRAISON À PARIS — BRUXELLE AMSTERDAM — LONDRES — LUXEMBOURG
Le tourisme français vient de paraître Circuits de premier ordre en Europe

DEMANDEZ NOTRE PROGRAMME VACANCES 74

Je désire recevoir sans aucune obligation de ma part votre brochure sur:
NOM.....
PRÉNOM.....
TÉL.....
ADRESSE.....

Pour réservations: **VOYAGES Interglobe LTÉE**
811 EST, AVENUE LAURIER — MONTREAL 176, Qué., Canada.
Tél.: 274-1877-4308

où irons-nous?

Télévision

CBFT 2

9.00 Mini-Fée
9.30 Yogi et Popotame
12.00 Mon ami Ben
10.30 Lassie
11.00 Téléchrome
12.00 Les Héros du samedi
1.00 Psst! Psst! Aie-là!
2.00 Curling
4.00 Le Monde en liberté
5.00 Bagatelle
6.00 Les Jeunes scientifiques
6.30 Le Téléjournal
6.40 Nouvelles du sport
6.50 Politique fédérale
7.00 Le Monde merveilleux de Walt Disney
8.00 Hockey
10.30 Téléjournal
11.00 Cinéma "Un pyjama pour deux"
1.30 Ciné-nuit "Les Perles de la couronne"

CFTN 10

9.00 Mon amie Flicka
9.30 La Flèche brisée
10.00 Furie
10.30 Pop 74
11.00 Coop-001
11.30 Vers 76
12.00 Bon week-end
2.00 Roller-derby
3.00 La Soeur volante
4.00 Papa à raison
4.30 C'est arrivé cette semaine
5.00 Studio 10
6.00 Sur les matelas
7.00 Annie, agent très spécial
8.00 Les Grands spectacles "Massacre pour un fauve"
10.30 Les nouvelles TVA
11.15 Sans pantoufles "Mission Apocalypse" et "Meurtre par procuration"
2.15 Le 10 vous informe

DIMANCHE

CBFT2

9.00 Grangallo et Petitro
9.30 Poly à Venise
10.00 Une fleur m'a dit
10.15 Le Jour du Seigneur
11.00 30 Dimanche
11.30 Son et images
12.00 La Semaine verte
1.00 D'hier à demain "Naisance d'un opéra"
2.00 L'Univers des sports
3.30 L'Heure des quilles
4.30 Les français d'aujourd'hui
5.00 5 D
6.00 Politique Atout



Dans le cadre de Ciné-club, ce dimanche à 23h30, Radio-Canada présentera "Mouchette", drame psychologique écrit et réalisé par Robert Bresson.

6.30 Le Téléjournal
7.00 Quelle famille!
7.30 Les Beaux dimanches "Tempo" (Raymond Lévesque, Pauline Julien, Denise Guénette, Gilles Valiquette) et "Ecoute" ("Vent Creator")
10.00 La Flèche du temps
10.30 Le Téléjournal
10.45 Sports-dimanche
11.00 Rencontres
11.30 Ciné-Club "Mouchette" de Robert Bresson

CFTM 10

9.00 Les P'tits bonshommes
9.30 C'était le bon temps
11.00 Monsieur le maire
12.00 Bon dimanche
2.00 Chantier 74
2.30 La Famille Stone
4.00 Télé-Quilles
5.00 Information-Voyage
5.30 Le Cirque à son meilleur
6.00 Music-hall des jeunes
7.30 Sous mon toit
8.00 Hockey
10.30 Les Nouvelles TVA
11.15 Dan August
12.15 Le 10 vous informe

Théâtre

Wilfrid Pelletier: Léo Ferré, 20h.30

Théâtre Maisonneuve: "La Station Champbaudet" et "Mais n'te promène donc pas toute nue" par la Comédie française, 20h.30

Port Royal: "Charbonneau et le chef", Samedi: 18h.30 et 22h. Dimanche: 14h.30 et 20h.30

Le patriote en haut: "Un prince, mon jour viendra", 20h.30
Le Patriote: Marina Vlady, 20h.30

Nouvelle Compagnie Théâtrale: "Cyrano de Bergerac" (Horaires irréguliers)

Rideau-Vert: "Un chapeau de paille d'Italie", Samedi: 20h. Dimanche: 19h.

Théâtre du Nouveau-Monde: "La charge de l'original épormyable", 20h.00

Théâtre de Quat-sous: "L'Aide-mémoire", 20h.00

Théâtre Saydie Bronfman: "Vacances d'été", 20h.30

Playwrights Workshop: "Épopée visuelle 5", 20h.00

Théâtre d'aujourd'hui: "Salut, Galarneau!", 20h.00

La Casanous: "Vichemonia Yakamoyo", 22h.30.

Cinéma

ANJOU

Le Parrain: 3:30, 8:45, Love Story: 1:30, 6:50.

ARLEQUIN

La Dialectique peut-elle casser des briques: 12:30, 3:25, 6:35, 9:45, Justicier de Hong Kong: 1:55, 5:00, 8:10.

ATWATER No. 1

The sting: 12:20, 2:30, 4:50, 7:20, 9:30.

ATWATER No. 2

The last tango in Paris: 12:24, 2:45, 5:00, 7:15, 9:30.

AVENUE

Conrack: 1:00, 3:00, 5:00, 7:00, 9:00.

BEAVER

Fear: midi: 2:50, 5:45, 8:30, Wendy's: 1:30, 4:20, 7:10, 10:00.

BERRI

Matrice 373: 2:10, 6:00, 9:45, Libre a en crever: 12:30, 4:10, 8:00.

BIJOU

Les hôtes de lit: 12:50, 3:54, 6:38, 9:42, Les jeunes masseuses: 2:09, 5:13, 8:17.

BONAVENTURE

The Cocktail Hostess.

CANADIEN

La dernière maison sur la gauche et Le sexe sauvage.

CHAMPLAIN

Nos plus belles années: 2:10, 6:10, 10:10, L'or noir de l'Oklahoma: 12:05, 4:10, 8:10.

CHATEAU

Les dieux de la guerre: 1:35, 5:25, 9:15, Une pierre dans la bouche: 3:30, 7:20, 9:15.

CINÉMA 7e ART

Guerre et Paix: (1ère partie): 1:00, 4:45, 8:30.

CINÉMA CHEVALIER

Quelqu'un derrière la porte: 11:50, 3:18, 6:26, 9:54, Journée noire pour le bélier: 1:23, 4:51, 8:19.

CINÉMA DE PARIS

Il était une fois dans l'Est: 1:30, 3:30, 5:30, 9:30.

FLEUR DE LYS

Il était une fois dans l'Est: 1:30, 3:30, 5:30, 9:30.

GRANADA

Papillon: Dimanche: 12:40, 3:25, 6:15, 9:00.

GREENFIELD No. 1

Bingo: 12:45, 3:00, 5:15, 9:45.

GREENFIELD No. 2

Papillon: 12:40, 3:25, 6:15, 9:00.

IMPERIAL

Les hôtes de lit: 1:00, 3:55, 6:50, 9:50, Les jeunes masseuses: 2:25, 5:20, 8:20.

JEAN-TALON

Il était une fois dans l'Est: 7:30, 9:30, Dim.: 1:30, 3:30, 5:30, 7:30, 9:30.

KENT

Cry of the Wild: 1:00, 3:00, 5:00, 7:00, 9:00.

LA SCALA

Les Bidasses en Folie: 1:15, 4:45, 8:00, La grande Java: 3:30, 6:15, 9:30.

LAVAL No. 1

Bingo: 12:45, 3:00, 5:15, 7:30, 9:45.

LAVAL No. 2

Papillon: à: 12:40, 3:25, 6:15, 9:00.

LOEWS

The Exorcist: 2:00, 4:30, 7:00, 9:30.

LUCERNE

I am curious Tahiti: 1:25, 4:00, 6:40, 9:30, Love on Wheels: 12:15, 2:30, 5:10, 8:00.

MAISONNEUVE

La dernière maison sur la gauche et Le Sexe Sauvage.

MERCURI

L'Homme des hautes plaines: 2:05, 6:00, 10:00, Tuez Charley Varrick: 12:05, 4:00, 8:00.

MIDI-MINUIT

Les Pulpeuses: 2:30, 5:25, 8:20, 11:10, Que font ces dames quand leurs maris bossent: 1:00, 3:50, 6:45, 9:40.

MONKLAND

A touch of class: 2:45, 6:15, 9:55, Night Watch: 1:00, 4:30, 8:10.

OUTREMONT

The Long Goodbye: 9:30, A Night at the Opera: minuit, Yellow Submarine: Dim.: 2:00, 4:30, A Night at the Opera: Dim.: 7:00, Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil: Dim.: 9:30.

PALACE

Papillon: 12:45, 3:30, 6:15, 9:00, 11:40.

PAPINEAU

Bingo: 12:45, 3:00, 5:15, 7:30, 9:45.

PARC, (VERDUN)

Réception intime: 12:30, 3:30, 6:36, 9:35, L'amour d'une aristocrate: 2:05, 5:05, 8:10.

PARISIEN

Bingo: 12:45, 3:00, 5:15, 7:30, 9:45.

PIGALLE

West World: 12:45, 2:35, 4:20, 6:10, 7:55, 9:45, 11:20.

PLACE DU CANADA

Zardoz: 1:30, 3:30, 5:30, 7:30, 9:30.

PLACE VILLE-MARIE

Alfredo Alfredo: 12:30, 2:20, 4:15, 6:10, 8:05, 10:00.

PLACE VILLE-MARIE LARGE

Don't look now: 1:00, 3:05, 5:15, 7:25, 9:35.

PLAZA

La dernière maison sur la gauche et Le sexe sauvage.

PUSSY CAT

Grace's Place: midi: 2:30, 5:05, 7:30, 10:00.

REGAL

Rapport sur la vie sexuelle de la ménagère No. 1, Rapport sur la vie sexuelle de la ménagère No. 2, Quand les femmes avaient une queue.

CINÉMA REX

La tombe de Ligeia: 11:45, 5:30, Dans les griffes de la momie: 12:30, 6:50, La comtesse Dracula: 2:00, 8:35, Le Cirque des vampires: 3:45, 10:15.

CINÉMA RITZ

La Dialectique peut-elle casser des briques? 1:15, 4:50, 8:00, Les justicier de Hong Kong: 3:15, 6:30, 9:35.

RIVOLI

Papillon: 12:40, 3:25, 6:15, 9:00.

SEVILLE

Jimi Hendrix: 12:30, 2:15, 4:00, 5:50, 7:35, 9:20.

SNOWDON

Three ways split: 3:05, 6:15, 9:35, Eve was everything but legal: 1:15, 4:25, 7:40.

ST-DENIS

Le droit d'aimer: 2:32, 6:11.



Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige, "Il était une fois dans l'Est..." continue à attirer les foules... comme en fait foi ce document photographique

9:50, La chevauchée vers l'ouest: 12:50, 4:29, 8:08	2:20, 6:00, 10:00, Tuez Charley Varrick: 12:25, 4:10, 8:00.	l'amour chez les jeunes filles, Eugénie.
VAN HORNE Blazing Saddles: 1:30, 3:30, 5:30, 7:30, 9:30.	VERSAILLES (Salon Bleu) Bingo: 12:45, 3:00, 5:15, 7:30, 9:45.	VILLERAY L'homme des hautes plaines: 2:05, 6:00, 10:00.
VENDOME Harlis: 1:15, 3:15, 5:15, 7:15, 9:15.	VERSAILLES (Salon Rouge) Les Dieux de la guerre: 2:35, 6:15, 9:55, Les Caidis: 12:45, 4:25, 8:05.	WESTMOUNT SQUARE Serpico: 1:30, 4:10, 6:50, 9:20, 11:45.
VERDUN L'homme des hautes plaines:	VIAU Salon de massage, Les jeux de	YORK American Graffiti: 1:10, 3:10, 5:10, 7:10, 9:10.

LA NOUVELLE COMPAGNIE THEATRALE

à compter du 19 MARS

CYRANO DE BERGERAC

d'Edmond Rostand

AVEC
GILLES PELLETIER
MONIQUE LEPAGE
FRANÇOIS TASSÉ
GÉRARD POIRIER CLAUDE GAI
FRANÇOISE GRATON BENOIT MARLEAU
MICHELINE GERIN EDGAR FRUITIER
ANDRÉ MONTMORENCY JEAN LECLERC
JEAN-PIERRE CARTIER GILLES MARSOLAIS
ANOUC SIMARD NORMAND LÉVESQUE
MICHEL CÔTÉ MARIE-JOSÉE LABOSSIERE
MARC HÉBERT DOMINIQUE LAVALLÉE
J.-P. LEDUC MESSIER CÉLINE BEAUDOIN
ALAIN FOURNIER MARCEL GAUTHIER
JACQUES KANTO GUY VAUTHIER
ETC.

mise en scène
JEAN-LUC BASTIEN
Décor et costumes
RENÉE NOISEUX-GURIK
musique originale
GINETTE BELLAVANCE
maître d'armes
ROBERT DESJARLAIS



866-1964
1200 BLEURY